La Revue Théâtrale

Abonnements et Vente à la Librairie du FIGARO, 26, Rue Drouot.
NOUVELLE SÉRIE : N° 8
Prix net : 1 fr. 50 — Étranger : 2 fr.



DON QUICHOTTE, Dessin de CH. LÉANDRE.

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A SIX PAGES

DIRECTEUR-GÉRANT : Gaston CALMETTE

CHRONIQUEURS :

Emile Ollivier, Victorien Sardou, Jules Claretie, Edmond Rostand, de l'Academie française; Marcel Prévost, Maurice Maeterlinck, A. Claveau, Georges Ohnet, Jules Roche, Emmanuel Arène, Alfred Capus, Maurice Donnay, Gaston Deschamps, Edouard Rod, Etienne Grosclaude, Abel Hermant, Paul Strauss, Francis Chevassu, Ernest Daudet, Francis Jammes, Fœmina, Henry Bordeaux, Pierre de Coubertin, Gabriel de La Rochefoucauld, Le Passant, etc.

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.

Le Salon des Abonnés créé par la gerance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux etrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnes que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ

La publicité du **Figaro** est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

ABONNEMENTS DU "FIGARO"

Paris, Seine et Seine-et-Oise : **60** francs par an avec la prime mensuelle du *Figaro-Modes*
— — — Six mois : **30** francs. — Trois mois : **15** francs.
Départements : **75** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— Six mois : **37** fr. **50**. — Trois mois : **18** fr. **75**.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie
Étranger (Union postale) : **86** francs par an avec la prime gratuite mensuelle du *Figaro-Modes*.
— — Six mois : **46** francs — Trois mois : **21** fr. **50**
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, PUBLICITÉ ET PETITES ANNONCES
à l'Hôtel du "Figaro", 26, Rue Drouot, PARIS

Le FIGARO-MODES *mensuel est servi* GRATUITEMENT *à tous les abonnés d'un an du journal* LE FIGARO
(Prix du numéro : 2 fr net; à l'Étranger 2 fr 50
Abonnement : 22 fr.; Départements 24 fr.; Etranger 28 francs).

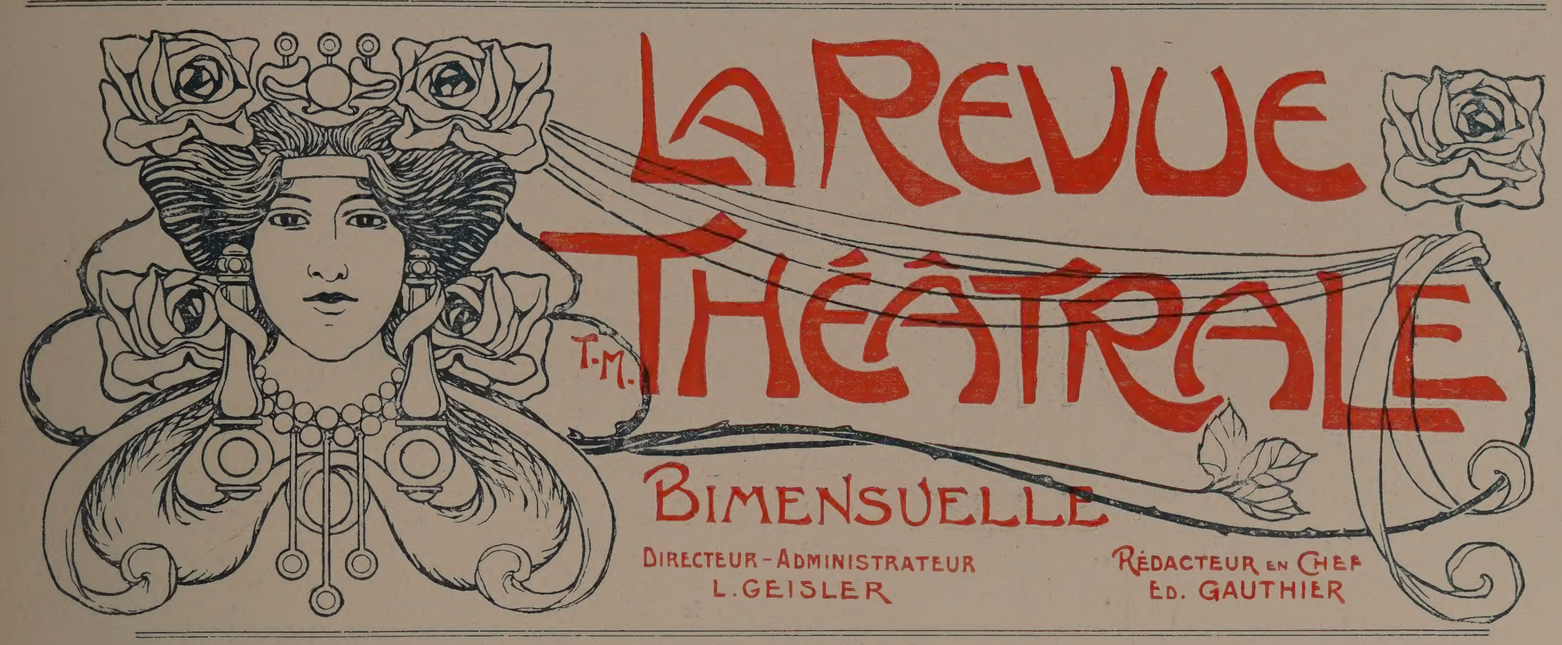
Le **FIGARO ILLUSTRÉ** *mensuel, superbe revue artistique avec nombreuses planches en couleurs. Cette année — qui est la vingt-deuxième depuis son apparition — la direction du* **FIGARO** *a fait de nouveaux sacrifices pour augmenter encore l'éclat de cette magnifique publication. La direction en est confiée à M. Roger Milès, notre éminent collaborateur; nous nous sommes également assuré le concours de MM. Henri de Régnier, Romain Coolus, Georges Lecomte, Pierre Veber, Ch. Henri Hirsch, etc., ainsi que celui de l'élite des peintres contemporains.*
(Prix du numéro : **3** francs net; à l'Étranger : **3** fr. **50**.
Abonnements : **36** francs par an pour la France et **42** francs pour l'Étranger).

REVUE THÉATRALE

SOMMAIRE DU NUMÉRO VIII (Nouvelle Série)

ABONNEMENT D'UN AN : France : **36** fr. Étranger : **48** fr. Le numéro : **1** fr. **50**. Étranger : **2** fr.
Vente et abonnements à la Librairie du Figaro, *26, rue Drouot.*

Première série de la **Revue Théâtrale**, vente à la Librairie du *Figaro*; le numéro : **50** centimes ; la collection complète reliée : **18** fr.



Abonnements :

Un an : Paris .... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Étranger......... 48 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris
Téléphone 271-94
ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
Couture, opérateur
Abonnements et Vente :
LIBRAIRIE du FIGARO, Hôtel du Figaro
26, Rue Drouot — Paris.

Le Numéro
France.................. 1 fr. 50
Étranger............. 2 fr. »

Publicité
Armand Marrast et Cie
seuls concessionnaires,
19, Boulevard des Capucines
Téléphone 324-82

Bavardages de Théâtre

Mon ami le dramaturge, cet éternel mécontent dont je vous ai déjà confié les doléances, a trouvé une nouvelle occasion d'être malheureux et d'accuser l'injustice du sort.

— Mon cher, m'a-t-il déclaré l'autre jour, le métier devient impossible : je brise ma plume ! (Pure métaphore, mon ami se servant d'un stylographe pour écrire).

— D'où vous viennent ces idées sombres ? lui demandai-je. Sortiriez-vous de quelque pénible échec ?

— Oui : je viens de faire un four sur le boulevard.

— Eh bien, mon ami, la joie de demain corrigera le chagrin d'hier. Demain vous apportera un succès.

— Non..., je n'aurai plus *jamais de succès.*

— Et pourquoi ?

— Parce que les théâtres sont définitivement tués par les music-halls. Le jour même où ma pièce tombait, on donnait avec un succès éclatant au Concert de..... une opérette à spectacle où l'ineptie se marie à la pornographie. Dans un théâtre, cette absurdité malsaine n'aurait pas fini : au concert, elle triomphe.

— Différence d'optique, hasardai-je.

— Non pas, triple imbécile ! riposta mon ami qui s'animait. Différence de traitement de la part de la presse. J'ai fait une mauvaise pièce, la critique m'a assassiné et la stupide opérette du Concert de..... a eu, dans les mêmes journaux, à la même page, que dis-je, dans la même colonne ! des dithyrambes fantastiques. Les journaux les plus réputés proclament que c'est un chef-d'œuvre et la foule s'y rue. Moi, j'ai été joué huit fois.

— Peut-être, en effet, y a-t-il dans ce fait une injustice grave.

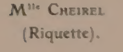
— Il n'y a aucune injustice. Il y a que les concerts se passent de la critique et payent leur publicité. Les « soirées » dans lesquelles on distribue des couronnes à l'auteur, aux interprètes, au décorateur et au costumier, les notes de courriers constatant que les équipages font queue à la porte du Concert et que le maximum est dépassé, tout cela n'est que réclame, et cette réclame emprunte de l'autorité à quoi ? aux articles des critiques qui les précèdent et dans lesquels un homme de goût m'éreinte avec sincérité. Le blâme qu'il m'inflige met en pleine valeur l'éloge que le Concert se prodigue à lui-même. Sa stupidité et son luxe triomphent à « tant » l'article. Le traité remplace le talent. Adieu, je vais solliciter une concession à Madagascar.

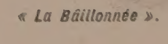
Ainsi parla mon ami le dramaturge et son brusque départ me dispensa de chercher une réfutation à ses dires. Peut-être, d'ailleurs, ne l'aurais-je pas trouvée...

Paul GAVAULT.



Cl. Rev. Théât.





Mlle Cheirel (Riquette). « *La Bâillonnée* ». M. Villa (Anatole).

CHRONIQUE DE QUINZAINE

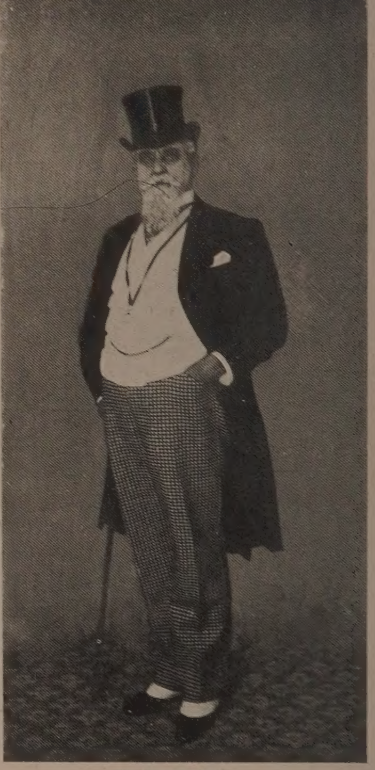
AMBIGU, *la* Bâillonnée, *drame en deux parties et huit tableaux, de MM. Pierre Decourcelle et Paul Rouget.* — VAUDEVILLE, l'Esbroufe, *comédie en trois actes, de M. Abel Hermant.* — THÉATRE-VICTOR-HUGO, Don Quichotte, *comédie héroïque en quatre actes et six tableaux, de M. Jacques Le Lorrain, musique de M. Vuillermoz ;* l'Amour vole, *pièce en un acte, en vers, de M. Louis Payen.*

Pour un beau drame, oui, vraiment, la *Bâillonnée* est un beau mélodrame. C'est même un chef-d'œuvre, — si par chef-d'œuvre on veut bien entendre : ouvrage difficile, besogne d'extraordinaire habileté de métier, — un chef-d'œuvre qui mérite d'être catalogué presque contre les *Deux Gosses,* dans l'Antre où se conservent les sombres et farouches œuvres émanées des arcanes du Mélo.

Parce qu'il se mésallia, selon son cœur, à une modiste honnête, Pauline Mégret, M. le vicomte de Revel encourut la colère de son père : de son père, vieil homme à préjugés, déplorablement disposé à méconnaître les touchants accents de la Vertu pauvre, et à accepter, par contre, les raisonnements captieux du Vice paré de fortune et décoré de particule.

Jean de Revel, hélas! mourut jeune et laissa sa femme sans ressources, mais avec deux petits : Christian et Isabelle. Dès sa mort, son père, entêté à considérer Pauline Mégret comme une fille indigne, ne songea qu'à lui prendre les enfants de son fils ; et l'idée fixe du vieillard fut soutenue, stimulée sans cesse par certain baron de Taverny, cercleux élégant, joueur assagi : un faux ami de Jean, qui, dépité de n'avoir su se faire aimer de Pauline, se promit de la contraindre à son désir luxurieux. Ce Taverny s'est chargé de surveiller la veuve, et, un matin, voici l'histoire qu'il peut conter à M. de Revel :

Cl. Rev. Théât.



M. Dieudonné (Le comte de Revel).

La veille, dans la nuit, Mme Pauline est sortie seule et comme affolée. Une voiture la déposa à la porte d'un hôtel borgne de faubourg ; dans une chambre, un étranger l'attendait. Mme Pauline et le quidam passèrent des heures à causer... ou à autre chose ; mais leur coupable rendez-vous fut clos par un incident tragique : soudainement pris de congestion, l'étranger trépassa. Devant la maîtresse de l'hôtel, devant les locataires du lieu, Mme de Revel n'eut point la pudeur d'atténuer l'éclat d'une désolation profonde. Enfin, craignant, un peu tard, de se compromettre, elle partit, non sans faire les recommandations utiles pour l'enterrement de l'homme, un certain André Chéras : son amant, probablement. Il n'en faut point davantage pour que le vieux M. de Revel, dénué de toute prudence, fasse enlever ses petits-enfants au logis de sa bru.

Quand la triste Pauline rentre chez elle, Isabelle et Christian sont partis, volés... Combien le sort est injuste ! Car voici la vérité, que Taverny travestit honteusement. L'homme de l'hôtel était le frère de Pauline, un malheureux qui, faussement accusé de vol, se trouva condamné au bagne, mais put gagner la frontière. Malade, se sentant près de mourir, il voulut revoir sa sœur, l'embrasser encore, lui remettre des preuves de son innocence, et surtout lui confier son fils. Il vint à Paris, dissimulant son nom sous celui d'un ami, André Chéras.

Cl. Rev. Théât.



M. Etiévant (Baron de Taverny).

La loi ne permet pas qu'on prenne, sans raison, des enfants à leur mère... Pauline ira donc reprendre ses petits.

La voici, vêtue de deuil, repoussant les valets qui tentent de l'empêcher d'entrer chez M. de Revel. Au salon, elle ne rencontre que M. de Taverny. Et le traître, froidement, férocement, démontre à la malheureuse que si elle ne consent point enfin à écouter son amour, il lui fera, sans se lasser, une vie affreuse où ses enfants, bien entendu, ne passeront jamais. Mais Pauline, sûre de son droit, dédaigne la menace ; il lui faut voir le comte, elle le veut... Taverny consent. En confidence, la pauvre femme avoue à son beau-père la vérité des événements dont l'apparence la condamne : le malheureux qu'elle assista à l'hôtel était son frère. — Ce frère, interrompt Taverny, ne se nommait-il point André Chéras ? — Et Pauline d'acquiescer, et de se perdre..., car le traître, déployant un journal, démontre que, la veille, ledit Chéras n'est point du tout mort dans un hôtel de la rue Saint-Denis, mais dans un accident de chemin de fer.

Effroyable coïncidence d'Ambigu ! D'un mot, Pauline pourrait se justifier, mais il faudrait, pour cela, qu'elle dévoilât l'anonymat d'Henri Mégret, le voleur, le contumace... Elle n'ose, et voilà son bâillon. — Le vieux M. de Revel se juge joué et donne l'ordre que l'on chasse sa bru devant lui.

Étant donné l'injustice et l'orgueil du comte de Revel, Pauline aurait pu humilier ce vieillard

Cl. Rev. Théât.

en se faisant notoirement courtisane : telle la duchesse d'Arcos, des *Diaboliques*... elle préféra demeurer honnête. Sous le pseudonyme de Mme Blandin, elle reprit son métier de modiste, et de son produit éleva Raymond, son neveu, et Germaine, fille posthume de son cher mari...

La constance de cette femme héroïque s'est trouvée mal récompensée. D'abord, son associée mourut, et, depuis peu, son magasin souffre fort de la concurrence effrénée que lui font de somptueuses « Galeries », établies tout proche. Alors, malgré son goût et son activité, malgré le dévouement de sa première, Riquette, excellente fille un peu brutale, sa situation devient intolérable. — Si Mme Blandin voulait entendre le conseil d'Anatole, mari de Riquette et agent d'affaires plutôt marron, il lui serait loisible d'esquiver le plus gros de ses engagements d'argent ; mais Mme Blandin est trop pointilleuse... Le drame se corse. Taverny reparaît ; c'est lui le commanditaire des « Galeries », et si on se refuse encore à sa passion, on fera le saut. — Déjà, il tend les bras pour saisir sa victime, quand lui tombent dans les reins les poings de Raymond Mégret. Taverny se redresse, se secoue, et tel le reptile blessé, pique. En trois mots, il révèle au jeune homme sa véritable identité, sa tare de fils de forçat, puis il sort.

Cette fripouille est fort bien vengée. Le pauvre Raymond pleure à chaudes larmes, non seulement son nom méprisable, mais encore le beau rêve qu'il avait fait d'aimer la sœur d'un de ses condisciples de Condorcet : Mlle de Revel... Maintenant, il ne lui reste plus qu'à se faire soldat en Afrique.

M. Renot.

Cl. Rev. Théât.



M. Laroche (Henri Mégret).

Taverny est de plus en plus vengé. La petite boutique de Mme Blandin a dû fermer dans de mauvaises conditions ; Pauline, malade, a croulé dans la plus atroce détresse. Et elle est si misérable que, malgré sa fierté, elle se décide à solliciter le secours de M. de Revel, son intraitable beau-père. En attendant l'heure où elle pourra parler au comte, elle vague par les Champs-Élysées verts, fleuris, brûlés de chaud soleil et tout vibrants de la joie amusée de nuées d'enfants.

Elle rencontre là Riquette, que ses loisirs forcés font conductrice intérimaire de la voiture aux chèvres.

Plus loin, Pauline se heurte à M. de Revel et à l'inévitable Taverny. Son instance est vaine. La pauvre femme s'en retourne désespérée ; elle est si faible, si faible, qu'elle tombe au milieu d'une allée. Aux pleurs de Germaine, accourue, des gens viennent : un jeune homme, une jeune fille, Isabelle et Christian de Revel, dont l'aumône sauvera leur mère.

Dans la légion étrangère, Raymond Mégret s'est illustré ; la gloire de maints exploits demeure attachée au nom du sergent Blandin — son pseudonyme. Le hasard, ce suprême facteur des choses d'Ambigu, ramène le sergent en France sur le même bateau où sont installés le comte de Revel, Isabelle et Taverny, qui, à défaut de Pauline, vieillie, songe à épouser la fille de celle-ci. Le sergent trouve un moment pour se déclarer à l'aimée, mais incontinent le traître surgit pour le démasquer et le bafouer. Raymond irait certainement finir tous ses maux dans la mer, si le feu, pris soudain au bateau, ne lui permettait de sauver Isabelle et le comte de Revel, ce dur entêté.

A Paris, Pauline, toujours malade, attend impatiemment le retour de son neveu ; on a pu lui cacher l'incendie du navire qui le ramenait, mais faute de nouvelles de Raymond — mort probablement — on ne sait plus quelle contenance tenir devant elle. Riquette passe sa fureur sur son mari, qu'elle moleste jusqu'au point de le faire fuir. A défaut de Raymond, voici Christian de Revel chez Mme Blandin ; son cœur, plus encore qu'une photographie ancienne, lui a fait deviner sa mère dans la pauvre femme que la destinée lui fit rencontrer. Et alors, vaincue par l'insistance et par les caresses de son grand fils, Pauline, tout en pleurs, ne peut plus mentir ; elle se dévoile. Lorsque Raymond sera de retour, il ne restera plus qu'à confondre le Taverny.

Dans une solennelle explication qui a lieu à l'hôtel de Revel, Pauline parle enfin, et Riquette intervient pour confirmer la véracité de sa foi ; elle sait tout le mystère du passé, elle, à qui le frère de Mme Pauline remit une étoffe montrant les preuves de son innocence, et avec, malheureusement, six billets de mille francs qu'Anatole subtilisa. Après cette déclaration, il suffit du moindre piège pour prendre Taverny et le faire reconnaître coupable du vol reproché à l'innocent Mégret.

Joie sur la scène et pleurs unanimes dans la salle. Le vieux Revel se met aux genoux de sa bru ; Christian et Isabelle recouvrent leur mère ; Raymond épousera Isabelle. Et malgré tous les crimes qu'il commit, on évite les sergents de ville à l'exécrable Taverny, pourvu qu'il s'engage, à son tour, dans la légion étrangère.

Mme Mégard, que le boulevard connut si élégante, si délicate, si fine comédienne de « salonières » modernes, se montre très dramatique et très émouvante tout au long de ce terrifiant cauchemar ; sa peine est si vraie et sa résignation si lamentable, que l'Ambigu se prend à leur réalité et fait à la sincère artiste un des plus beaux succès de sa vie de théâtre. M. Dieudonné sauve par beaucoup d'élégance et de tenue

Cl. Rev. Théât.

M. Devizot (Le Brigadier).

Cl. Rev. Théât.



« *La Bâillonnée* »

M. Liezer (Le Commandant.) — M. Monteaux (Raymond Mégret.)

le comte de Revel. M. Étiévant donne tout le cauteleux et toute l'assurance utiles au traître Taverny ; M. Brûlé — Christian — montre une adresse de théâtre qui demande à être mieux employée ; M. Monteaux rend Raymond Mégret et le sergent Blandin fort sympathiques. Mme Cheirel a beaucoup de bonne humeur, et son aimable brutalité enthousiasme les galeries ; il faut signaler aussi l'agréable prestance de Mlle De Rive — Isabelle — et l'émotion de Mlle Leduc — Germaine — deux débutantes, et les qualités diverses de MM. Liezer, Laroche, Brunet, Denizot ; Mmes Canté, Moïna-Clément, Louise Deauville, Chapelas, etc., employés dans de moindres rôles.

La clef, qui explique le menu d'aventures autant que possible parisiennes transposées au théâtre, demeure trop l'accessoire principal du système dramatique de M. Abel Hermant.

La pièce à clef a des torts essentiels. D'abord, d'une façon générale, elle tend trop ouvertement à prendre l'intérêt par l'indiscrétion. Au point de vue strictement dramatique, elle manque de mérite d'imagination, puisqu'elle emprunte son intrigue et son action à des faits vécus et connus ; elle se fait prisonnière de son procédé, ne pouvant rien changer ou varier de son aventure sous peine de dérouter la curiosité du spectateur. Enfin, la pièce à clef, à moins qu'elle ne comporte des agréments à côté, se trouve à peu près vouée au demi-succès ; son rendement ne saurait être important parce que son objet ne peut séduire qu'une petite partie de public à même de connaître les dessous de son développement.

Donc, nous vîmes reproduits, dans l'*Esbroufe*, les faits les plus saillants, les plus audacieux et même les plus intimes de l'existence d'un gazetier dont la grandeur et la décadence furent fameuses. La pièce débutait dans un ravissant décor de vieille ville allemande. Étienne Belgrand — le gazetier — trouvait dans ce milieu paisible la compagne, l'associée, plutôt, la Mme Forestier de *Bel-Ami*, utile à la réussite de son plan très net de fortune par le Journal. A Paris, tout d'abord, les circonstances s'arrangeaient assez mal pour les Belgrand. Lui ne trouvait point l'emploi rêvé et par conséquent l'argent nécessaire à l'entretien de la façade sans laquelle on n'est jamais pris au sérieux, et, Elle énervée par le besoin de chaque jour, exaspérée par la lenteur de la réussite, se montrait volontiers aigre et quinteuse. Des disputes s'ensuivaient. Et le journal de Raffut, l'ami et le patron d'Étienne, baissait, donnait du nez d'inquiétante façon, jusqu'au temps où le hasard et un peu l'amour-propre de Belgrand dirigeaient des piques continues sur certain Lambercier, grand truqueur d'affaires et successeur d'Étienne pour la personne de Roseline Denis, actrice intermittente et adorable.

« L'Esbroufe ».
Mme Suzanne Desprès (Mme Belgrand).

Une scène dépeignait les singulières façons des journalistes, accusait leur défaut de sens moral, dénonçait leur méthode hâtive de travail, exagérait leurs manies jusqu'à l'hystérie. Ce captivant tableau préparait à merveille l'entrée de Roseline Denis, venant arranger le cas de Lambercier, son maître. Mais la gentille démarche de l'actrice dissimulait mal la présence probable du bonhomme, qui, sur l'heure, était cueilli, chambré, persuadé par Belgrand, éberlué, emballé par sa femme et ne se sortait d'affaire qu'avec le poids d'un grand quotidien sur les bras. Pourquoi, après ce définitif succès, Belgrand rêvait-il d'amour nouveau pour Roseline Denis ? Sa femme, bientôt mise au courant de la passade, se désolait, pleurait sincèrement, et se vengeait en prévenant Lambercier. Sur ceci, le commanditaire se fâchait ; d'ailleurs, il en avait assez de la vie insensée qu'on lui faisait avec ce journal, véritable trou à argent. Arguant de je ne sais quel chantage, Lambercier nantissait le Parquet d'une plainte en règle contre ses collaborateurs ; des perquisitions avaient lieu, un magistrat intervenait chez Belgrand et avait avec lui une bien belle scène. Il n'arrive rien d'immédiatement désagréable à Belgrand, mais la Cour d'Assises demeure pour lui en perspective assez proche. Il est vrai que si l'on donnait des juges à Belgrand, Lambercier pourrait être amené à fournir des explications à propos de certaines compromissions embarrassantes... Mais encore faudrait-il avoir des preuves tangibles pour appeler Lambercier en cause, et ces preuves, Belgrand ne les a plus sous la main ; sa femme seule pourrait les réunir ; mais sa femme est loin, partie, fâchée pour jamais. Belgrand, homme intelligent, serait donc perdu, tandis que l'épais Lambercier se sortirait d'affaire ? Non point, car, enfin de tout, Mme Belgrand reparaît inopinément, et le ponte, effrayé, capitule comme l'on veut.

« L'Esbroufe ».
M. Tarride (Etienne Belgrand).

Telle est l'*Esbroufe*, pièce fort attachante, qui offre deux ou trois très belles scènes, qui tient parmi ses personnages quelques types vraiment pittoresques, pièce dont les discours sont souvent spirituels et agréables. Mais il règne de l'indécision dans l'ensemble ; à suivre trop exactement la réalité de ses modèles, l'auteur s'est insoucié de l'ambiance émanée de leur étrangeté ; peu d'acteurs de l'*Esbroufe* sont sympathiques, et la sympathie compte pour beaucoup dans le succès de théâtre... Le succès, l'*Esbroufe* l'a gardé durant ses premières représentations ; après les initiés passés, il lui a fallu céder la scène à une luxueuse histoire de Chine. Ainsi vont les événements.

L'interprétation de la pièce fut très remarquable. M. Tarride, comédien très fin et très averti en l'art des nuances, représenta merveilleusement Étienne Belgrand ; M. Lérand, toujours heureusement inspiré, établit un Lambercier-poire très nature ; M. G. Dubosc donna toute son élégance charmeuse à Daniel Jobelin, un gentil garçon ; M. Numa joua fort bien le Raffut aux abois ; MM. Colombey, Baron ; Mmes Marié de l'Isle, Aussourd, employèrent le meilleur de leurs qualités dans des rôles à côté. Mme Suzanne Desprès traduisit avec beaucoup de délicatesse et aussi beaucoup d'émotion — quand il le fallut — le personnage un peu en dedans de Mme Belgrand ; Mme Marthe Régnier montra énormément de grâce dans un petit rôlet ; Mlle Paule Andral dessina exquisement Roseline Denis. N'oublions point Mmes Drunzer, Yvonne de Bray, Harlay, jolies actrices.

Avec le très beau *Don Quichotte*, de M. Jacques Le Lorrain, l'on jouait, au Théâtre-Victor-Hugo, l'*Amour vole*, petit acte en vers, dont le mérite était de nous révéler la bonne tournure de M. B urny en chevalier et la gentillesse de Mlle Bertile Leblanc en marquisette.

Édouard GAUTHIER.

M. Dubosc (Daniel Jobelin).

Cl. Rev. Théât.

DON QUICHOTTE

Pièce en cinq actes et en vers, de M. Jacques LE LORRAIN, d'après Cervantes

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS

le 3 Avril 1904, sur la scène du Théâtre-Victor-Hugo (ancien Trianon)





« Don Quichotte. » — Ier Acte.

M. ANGELY (Sancho). M. BOUR (Don Quichotte).

Notre aimable et très distingué confrère Jean Thorel nous apprend qu'au moment où cette belle œuvre triomphe à Paris, devant un public toujours grossissant, son auteur, le noble et charmant poète Jacques Le Lorrain se trouve dans une ville du Midi, gravement malade; et le plaisir d'apprendre sa guérison prochaine ne compensera qu'à peine notre chagrin de penser qu'après une vie de luttes et d'efforts, ce sincère écrivain n'aura pas connu la joie d'assister personnellement, il y a trois semaines, au brillant effet de sa première représentation.

Jacques Le Lorrain est né à Bergerac, en 1858, d'une honnête et modeste famille de petits commerçants. Ses études littéraires avaient été commencées dans un collège ecclésiastique. Il les poursuivit au Lycée de Périgueux et les acheva à la Faculté des Lettres. Il y eut, croyons-nous, comme maître M. Fonsegrives. Il se fit lui-même une enfance et une adolescence fort rudes, volontairement condamné aux pires endurances physiques, se préparant ardemment à une existence aventureuse de penseur chevaleresque et entreprenant de longs et harassants voyages pédestres avec les plus humbles ressources. Ainsi se donna-t-il un caractère impavide et loyal, âpre et fier, indépendant et personnel comme son talent.

Nous venons de rapporter qu'il avait, dès la première jeunesse, montré un goût très vif pour les aventures de l'existence nomade, et qu'avec une bourse plus que légère, il se lançait volontiers en de longs voyages, rarement accomplis par les voies ordinaires du chemin de fer ou même de la simple patache provinciale. En réalité, il a traversé la France plus de dix fois, toujours à pied. Et, d'une étape à l'autre, il eut toujours comme fidèles compagnes de son énergie et de sa chimère errantes, la misère, la foi et la bonne humeur. Çà et là il cherchait et trouvait des leçons de n'importe quoi et n'importe lesquelles. On le vit même un certain temps professeur ou maître d'études chez les Dominicains d'Arcachon. Ses curiosités complexes en firent en même temps qu'un artiste délicat, un philosophe, un savant et un artisan. Le même homme qui publia le délicieux poème des *Fleurs pâles* et le *Rousset*, cette fine étude de mœurs provinciales, composa également pour la *Revue Philosophique* de doctes et subtiles dissertations. Deux de ses romans ont paru dans la *Nouvelle Revue* : l'*Au Delà* et un autre, plus récent, qui n'a pas encore été édité en vo'ume. Et, dans le même temps où il se révélait tout à la fois poète original, romancier pénétrant et psychologue ingénieux, il entreprenait d'assurer sa subsistance matérielle en se faisant cordonnier, ne voulant pas devoir son gagne-pain quotidien à de faciles et tentantes dérogations littéraires. Ses parents, disions-nous tout à l'heure, furent d'honnêtes et humbles petits commerçants de Bergerac. La lecture du *Rousset*, qui est le roman d'un compagnon cordonnier, suffit à donner une idée du milieu où s'écoula sa première enfance et du travail manuel auquel il était naturellement le plus apte. Il ouvrit une échoppe de ressemeleur au n° 25 de la rue Du Sommerard et, joyeusement, fièrement, préparait sa future gloire en raccommodant de vieux souliers.

Mme GINA BARBIERI (Dulcinée).

Il avait sollicité la clientèle de ses amis les étudiants par cet appel pittoresque :

> Milieu dont je fus, princes étudiants,
> Je vous fais savoir mirlitonesquement
> Que demain ou après-demain, mais pas plus tard,
> J'installe au 25 de la rue du Sommerard,
> Une boutique de pauvre gniaf, pas très fier,
> Mais au talent duquel on pourra se fier.
> On y fera le vieux, le neuf à volonté,
> Et, naturellement, le tout, très bon marché.



« Don Quichotte. » — Ier Acte.

Installé là, en tablier bleu et chemise de couleur, il maniait l'alène devant l'établi, entre quatre murs garnis d'eaux-fortes amies, disant à ses visiteurs :

— Je suis un écrivain qui gagne sa vie en raccommodant des savates, pour ne pas être un goujat qui gagne son luxe en savetant une littérature de commerce.

Puis, les affaires n'allant pas très bien, Jacques Le Lorrain ferma son échoppe. Il était licencié. Il put se caser comme professeur à Sainte-Barbe.

Vraiment, il entre bien dans la logique d'une telle nature d'avoir été hantée par le prestigieux symbole espagnol du *Chevalier de la Longue Figure.* Et cette étroite fraternité de sentiments avec l'épique héros de Cervantès devait aboutir à la composition d'un Don Quichotte lyriquement adapté pour la scène française.



Cl. Revue Théât. M. Bour. M. Angely.

« Don Quichotte. »

Un poète réussit toujours une œuvre, quand c'est son cœur qui l'a commandée. A vrai dire, les grands épisodes, les traits moraux et satiriques, les dessins de caractère demeurent très fidèlement empruntés au chef-d'œuvre initial. Mais la réalisation de Jacques Le Lorrain a posé sur tout ceci un vernis très français et très moderne, qui précise les intentions du symbole et les actualise, sans les déformer.

Ce *Don Quichotte*, terminé depuis quatre ou cinq ans, fut refusé à deux reprises par nos deux grandes scènes littéraires, nationales et subventionnées : la Comédie-Française et l'Odéon. Il faut ajouter cependant que ce ne furent pas absolument des refus tout secs. Pour être tout à fait exact, il faut dire qu'on avait ici et là demandé à Jacques Le Lorrain de condenser son œuvre en trois ou quatre tableaux et qu'il n'y consentit pas. Quelques amis sincères et dévoués à son véritable intérêt désapprouvèrent son intransigeance.

Mais nous qui venons de voir représenter la pièce en toute l'étendue de ses cinq actes et qui l'avons applaudie telle quelle, sans réserve, nous ne nous sentons pas le courage de gronder le poète pour sa résistance obstinée à toutes sollicitations d'arrangements.

Un des membres du Comité de Lecture, qui fonctionnait alors à la Comédie-Française, n'a pas craint d'affirmer que la pièce eût été admise chez Molière si les coupures exigées avaient été faites.

— Mais, nous disait M. Jean Thorel à ce propos, Jacques Le Lorrain a toujours été inflexible comme une barre de fer.

Est-ce pour une raison semblable que nul éditeur ne s'est encore décidé à publier le volume de contes et légendes fantastiques de l'auteur du *Rousset* et d'*Au Delà ?* C'est pourtant une série tout à fait remarquable. Un de ces contes doit d'ailleurs être édité prochainement dans une publication nouvelle illustrée qui s'appelle *Paris-Printemps.* Un autre a été accepté par la *Revue des Deux-Mondes.* Mais revenons au *Don Quichotte* du Théâtre-Victor-Hugo.

« Don Quichotte. »
IIIe Tableau.

Un grand mérite de ces cinq actes, c'est également de former un tout, bien complet, bien proportionné, sans lacune psychologique, sans divagations déconcertantes, comme nous en avons trop vu dans certaines pauvres et boiteuses adaptations de ces derniers temps. On aurait pu craindre l'effet fâcheux d'un mosaïsme incohérent, résultant de la division en un nombre excessif de tableaux. Rien de tel.

Tous ces morceaux se lient bien, se tiennent bien et se succèdent dans une heureuse progression de satire très nette, d'émotion à la fois intime et large.

M. Angely (Sancho).

Le portrait de Don Quichotte par lui-même est une confession ingénue et profonde qui fixe et définit crânement la morale particulière et supérieure des purs amants de l'Idéal :

Je suis un chevalier errant et qui redresse
Les torts : un vagabond inondé de tendresse
Pour les mères en deuil, les gueux, les opprimés,
Pour tous ceux qui du sort ne furent pas aimés.
Je suis fou de soleil ardent, d'air pur, d'espace,
J'aime les enfants blonds qui rient lorsque je passe,
Et ne déteste point les bandits, quand ils ont
De la force au jarret et de l'orgueil au front.

Quel est le visionnaire d'au delà, le fanatique de beauté, soucieux avant tout de beaux aspects, de gestes forts, de comportements rares, loyaux, désintéressés et bons, qui ne se sente glorieusement compris et traduit par cette compréhension de poète si exacte et si absolue en sa vague aspiration chimérique et platonique.

L'épisode qui sert de trame à la pièce est celui des amours de Dulcinée et de Don Quichotte.

L'illusion d'avoir été aimé par cette galante dame lui ouvre un instant des paradis d'orgueil et de joie. La certitude de n'en avoir pas été compris le mène tout droit à la mort.

Dans son agonie, il croit, en une étoile qui se lève à l'horizon, reconnaître Dulcinée :

Dulcinée!... Oh! Sancho, c'est bien elle, c'est elle
La lumière, l'amour, la jeunesse immortelle!
Elle s'est confondue avec l'astre éclatant
Vers qui je vais, qui me fait signe, qui m'attend.
J'irai vers la douceur de la prunelle claire,
O mon enfant chérie, et j'irai sans colère!
Ma lèvre prise au charme attirant du baiser,
Viendra comme un oiseau sur les yeux se poser.

« *Don Quichotte.* » — *IIe Tableau.*
M. Bour.

Ses derniers soupirs s'exhalent dans un noble et doux appel à un avenir d'humanité meilleure :

Où nous vivrons des jours tissés d'or et de soie,
Des soirs de langueur fine et des matins de joie,
.... Je fus le chef des bons semeurs,
Et je renaîtrai, moi, mon cœur et mon génie,
Dans une humanité nouvelle et rajeunie,
Qui grandira, superbe, avançant chaque jour,
Vers plus d'humanité, de lumière et d'amour.

« *Don Quichotte.* » — *Ier Tableau.*
Mme Gina Barbieri (Dulcinée).

En montant cette très belle pièce, le Théâtre-Victor-Hugo a fait un effort digne du poète. Les décors sont poétiques, riches et charmants et l'interprétation de qualité supérieure.

M. Bour semble s'être inspiré des images de Gustave Doré, de Henri Pille et de Vierge pour la composition de son personnage. Mais il y a ajouté quelque chose de tout personnel qui est le mouvement et la conviction. Il a fait rire et il a fait pleurer, dégageant bien toute l'émotion profonde d'un caractère merveilleusement bouffon et infiniment noble.

Mme Barbieri est une Dulcinée rieuse, élégante, absolument « femme », ingénue, perfide, légère et délicieuse.

Il faut citer encore MM. Bernard, Angely, Bourny et Bauer, qui ont composé leurs personnages avec soin, et sont d'excellents diseurs de vers.

Je veux ajouter pour mon compte personnel et sous l'empire de certaines préoccupations particulières, que le *Don Quichotte* de Jacques Le Lorrain me semble une des œuvres qui ont réalisé au plus près, en ce temps, l'idéal que nous nous sommes formé de ce que doivent être les pièces destinées à de vrais spectacles de principe populaire, une de ces œuvres simples, claires, ingénieuses, libres et fortes, à la fois pittoresques et probes, passionnantes, suggestives et éducatrices, amusant brillamment les yeux, plaisant délicatement à l'esprit, chauffant le cœur, enchantant l'imagination sans jamais trahir la raison, ni déchoir du plus haut niveau intellectuel et moral, ni mentir aux essentielles idées de justice, de bonté et de saine beauté.

Camille de SAINTE-CROIX.

« *Don Quichotte.* » — *IVe Tableau.*
M. Bernard, le chef des bandits.

Cl. Revue Théât.

Mme Barbieri (Dulcinée).



On a raison de reprocher à M. Abel Hermant d'avoir mis sur la scène des femmes vivantes, mais pourquoi lui interdire de faire revivre par le cinématographe théâtral des hommes morts ? M. Hermant, dit-on, prenait dix repas par semaine chez M. Jacques Saint-C***, et l'on ne doit pas médire de ses alimenteurs ?... Ceux qui connaissent la taille et l'apparence de stomachie de cet écrivain estimeront qu'il ne se montra pas si goulu ; et puis, Hermant, comme Capus, comme Donnay, comme Fouquier, comme tant d'autres parfaits galants hommes, ornaient et honoraient la table de celui qu'on n'a traité d'espion, d'aventurier et d'escroc que le lendemain ou le surlendemain de son arrestation, vous lisez bien, et pas la veille. Car, la veille, Saint-C*** était aussi redouté que détesté ; il disposait de trois grands journaux, il tutoyait des ministres, il dictait des ordres aux directeurs des théâtres subventionnés ; chacun voulait ignorer qu'il s'appelait Jacob Rosenfeld ; et M. Hermant lui-même, pour éviter de retomber dans les affaires Donnay-Guinon, *(Déchéance,* le *Retour de Francfort),* l'a baptisé ou rebaptisé Étienne Belgrand.

Il était séduisant ; il était même irrésistible quand un tour d'argent passionnait sa souplesse. Mon ami le plus proxime, porteur du seul louis qui lui restait pour finir l'année, vint, certain cinq décembre, lui réclamer quelque monnaie sur les seize cents francs qui lui étaient dûs pour des travaux péniblement et longuement articlés ; une heure après, mon ami sortait de chez Jacob délesté de ses pauvres vingt francs et sincèrement ébloui d'avoir pu rendre service à Jacob-Hermann Rosenfeld. On sait, de lui, mille traits identiques qui ne justifient pas son incarcération et qui expliquent quelle fascination artistique il exerçait sur les poches de ses amis.

Il dépensait avec hystérie, y trouvant là sa raison d'être (je dépense, donc je suis) ; et pourtant son portefeuille était toujours plat comme le corsage de qui je ne veux pas nommer. Il représentait le contraire de son compatriote Arton, lequel détenait des billets de banque dans toutes ses doublures, dans ses manches, dans les cachettes de son habit, dans les poches à revolver de son pantalon, dans le fond de son chapeau, et qui ressemblait à une fourmilière miraculeuse de louis d'or et de pièces d'argent, et qui semblait le papier-monnaie fait homme. Jacob Rosenfeld eût été ainsi muni que toutes ces sommes ne l'eussent point empêché d'emprunter vingt-cinq marcks à sa nourrice.

Quel emprunteur ! Il allait même au café Riche, sur le proverbe qu'en fait de cafés, on ne prête qu'au Riche... Il trouvait de l'argent dans une loge de répétition générale, à une table de restaurant de nuit, à l'ouverture d'un coffre-fort d'ambassade ! Je le revois, les yeux aux aguets derrière les lunettes, le nez respirant toute la vie ambiante, la bouche riant complaisamment selon la somme à implorer ou à exiger, les mains aux paumes empaumantes, toute l'attitude prête au tapage diurne et nocturne ; ah ! c'est lui qui tapait d'une main et frappait de l'autre !

Je me rappellerai toute ma vie la soudaineté de la catastrophe ; le dimanche, Jacob-Hermann Rosenfeld, dit Saint-C***, recevant académiciens, ministres, princes de l'art ; l'électricité souriant dans les fleurs de verre, le chemin de table en broderie de Bruges relevée de filigranes d'or, les vins naturels et surnaturels, et la destinée des nations et des musiques jouée à la fortune du mot ; puis, le mardi, tout le mobilier vendu, une tempête shakespearienne ayant balayé la maison, et le malheureux muré vivant dans un in pace, se voyant refuser par un juge cruel l'indispensable eau minérale ; puis tout Paris, lâchement et salement, fêtant sa délivrance de l'illusionniste terrificateur, de l'esbroufeur au bluff dégonflé... Sans compter les auteurs dramatiques, les romanciers à tirage qui venaient chez le concierge racheter à prix d'or les livres dont les dédicaces reconnaissaient son mécénisme avec une humilité d'adoration compromettante !

On se rappelle la légende de l'artiste qui a tué son chien Tom pour le manger, pendant le siège de Paris, et qui, devant quelques reliefs de son ostéologie, soupire : « C'est ce pauvre Tom qui se régalerait avec ces rogatons-là ! » Eh ! bien, si Jacques Saint-C***, qui aima tant Paris, avait pu assister à cette si parisienne répétition générale, c'est lui qui se serait encore régalé de ce parisianisme-là.

Les ennemis du mariage font aussi jouer leurs pièces en Hollande. Une dame Kruzeman a donné au Théâtre-Zélandais une épopée ainsi intitulée : *Un Mariage en Hollande,* qui semble reprocher aux filles de se préoccuper trop sensuellement de leurs propres pays-bas... Les trois actes sont sous-intitulés : 1° Les femmes sont des anges ; 2° Les hommes sont des misérables, vous savez ; 3° Mon Dieu ! que les enfants sont gênants !... Or, les représentations de cette pièce ont simplement déterminé une prodigieuse recrudescence de mariages en Néerlande, ce qui prouve bien l'influence inverse du théâtre sur les mœurs. A Stavoren, port ensablé ; à Enckuysen, cité déchue ; à Hindelhoper, nécropole pittoresque ; à Middelbourg, où les filles portent sur les tempes des tire-bouchons d'or, spirales à bout aigu destinées à les garder des baisers des kermesses ; à Veere, où l'on avait jeté à l'Escaut un pasteur protestant qui donjuanisait, le théâtre antimatrimonial de Mme Kruzeman a donné de la besogne aux maires des districts ; les ligues colossales de l'île de Walcheren n'endiguent pas ces flots de fiancés et de prétendantes qui recherchent l'angélisme féminin, la misère masculine et la gêne des gosses que prophétise la dramaturge de l'extinction de l'espèce. Les docks sans marchandises, les bassins sans bateaux, les quais déserts seront repeuplés dans quinze ans et réanimés pour la vie ; et le peuple des îles de la péninsule pourra dire, comme le lion issant des vagues qui figure dans les armes de Zélande : *Luctor et emergo.* Cela ne vaut pas l'union libre, mais c'est tout de même un joli résultat pour une autoresse dramatique.

George VANOR.





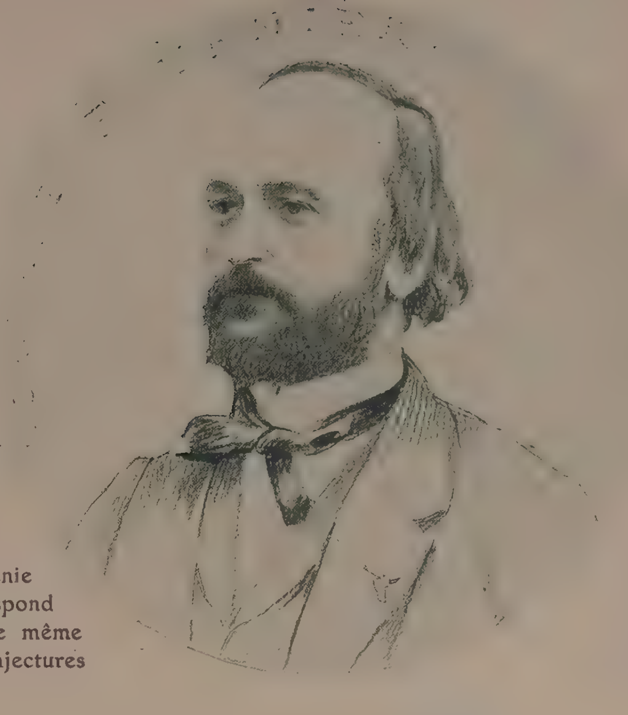
Mme ANDRÉE MÉGARD

dans la *Baillonnée.*



LA

“Vraie Farce de Maître Pathelin”



Portrait de mon père en 1872

Louis Ed. Fournier 1904

Il est généralement admis qu'une reprise vaut, au maximum, quinze lignes de « Courrier des Théâtres ». Aux premières, la grande *tartine* signée; aux reprises, l'anonyme communiqué strictement informateur. Et pourtant point n'est besoin d'être un logicien transcendant pour comprendre qu'une reprise est, en soi, plus significative qu'une première, puisque les prévisions du critique sont assez souvent démenties par la carrière de la pièce nouvelle, alors que la reprise est *un fait* dont les antécédents sont connus, dont les conséquences peuvent donner lieu à des considérations rationnelles. C'est cette réflexion simpliste qui nous détermine à donner, dans cette revue, toute son importance à la *Vraie Farce de Maître Pathelin*, que vient de reprendre la Comédie-Française.

La complète réussite de ce spectacle naïvement spirituel, représentatif du génie populaire à une époque bien définie de son évolution, est un événement qui correspond au succès des expositions de peintres primitifs. Ce sont des plaisirs d'art de même sorte que donnent ici le théâtre et le musée. Et de même qu'on se perd en conjectures sur l'auteur de tel tryptique, de même l'auteur de la *Farce de Maître Pathelin* nous est inconnu.

Comme de juste les commentateurs eurent beau jeu. Il en fut qui voulurent voir là une œuvre collective, au même titre que l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Par contre Littré et Renan tiennent cette « farce » pour un ouvrage individuel. Tel était également l'avis du grand savant qui fournit le plus efficace commentaire de « Pathelin », à savoir la transposition en langue moderne actuellement jouée aux Français : j'ai nommé l'illustre historien de Paris, Édouard Fournier.

Ce qui fait le mérite supérieur de cette traduction, c'est que son auteur, tout en s'efforçant de rendre immédiatement compréhensible le texte médiéval, en a religieusement conservé les rythmes prosodiques; et, toutes les fois qu'un mot désuet pouvait être maintenu sans préjudice pour l'instantanéité de l'intelligence, il l'a fait. C'est là un exemple peut-être unique de philologie appliquée. Il manque à tant de grammairiens et d'érudits, aveuglés par leurs spécialités, le sens de la vie extérieure que le cas de ce savant *restituant une pièce jouable* provoque un admiratif étonnement.

C'est que plus on y regarde de près et plus l'habileté de l'adaptateur impose la diversité et l'ingéniosité de ses ressources.

Cette ingéniosité se manifeste d'abord par la coupe en trois actes se substituant à la division du théâtre en trois zones, vestiges des trois portes conventionnelles de l'antique scène grecque. Car il est constant qu'au moyen âge la *Farce de Maître Pathelin* se jouait sur une estrade dont la partie médiane était réservée au tribunal et dont les deux parties latérales figuraient : l'une, la demeure du drapier Guillaume; l'autre, le logis de maître Pathelin. Cette division en actes semble toute naturelle maintenant qu'elle est effectuée, mais si l'on songe aux obscurités des éditions primitives sur lesquelles travailla Édouard Fournier, on conçoit le mérite inventif du traducteur.

Pathelin,

Guillemette

Pathelin

Guillemette

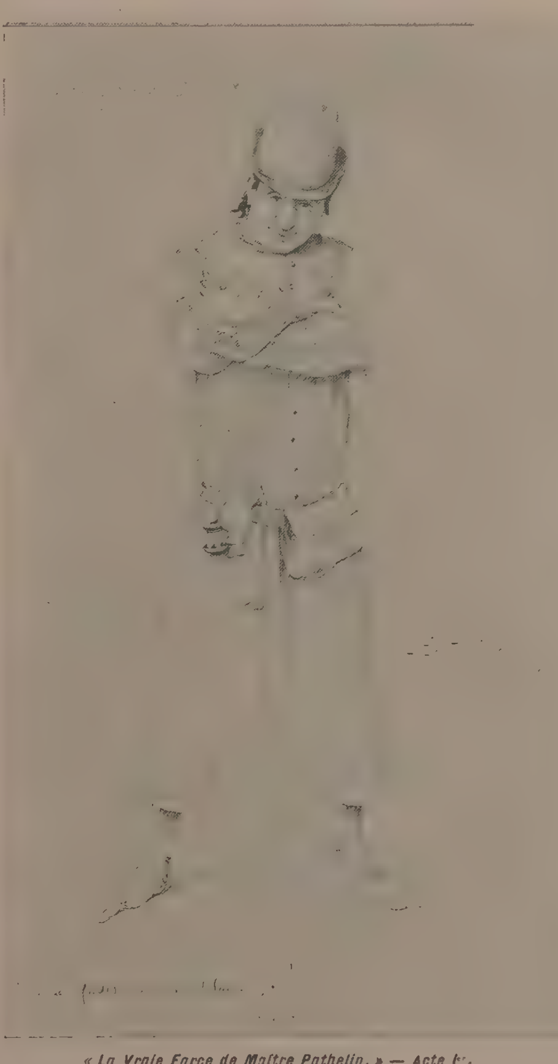
Pathelin

Guillemette

Une page du manuscrit de la *Vraie Farce de Maître Pathelin*, d'Edouard Fournier.

Avant de considérer *l'esprit* de l'œuvre, il est bon de dire qu'Édouard Fournier était parvenu à préciser avec une approximation de quelques années la date de la *Farce de Maître Pathelin*, et cela grâce à l'indication des monnaies mentionnées dans le dialogue. Un savant, qui n'eût été qu'un savant, se fût contenté d'un tel résultat purement historique. Pour Fournier, cette précision chronologique ne fut qu'un stimulant, un adjuvant à son évocation du passé.

Et maintenant, si nous voulons savoir pourquoi les personnages de la *Farce de Maître Pathelin* ont gardé au sein des complications de la vie moderne leur intégrale intensité comique, nous trouvons chacun d'eux pourvu d'un ou plusieurs de ces traits qui font les types éternels. Guillaume, c'est l'imbécile vulgaire que galvanise seul le sentiment de son intérêt, qui se cramponne désespérément à cette notion unique et qui s'effondre dans un désarroi quasi-tragique quand les imaginations fantastiques puis les persuasions éloquentes de Pathelin ont ébranlé sa certitude. Ce besoin de certitude des pauvres d'esprit est un trait d'observation profonde. Et Pathelin fait montre d'une géniale perspicacité psychologique en frappant Guillaume dans sa certitude, en l'enveloppant d'imaginations fantasmagoriques, en le noyant de poésie fantaisiste et burlesque, et en l'achevant à coups de sophismes.



« *La Vraie Farce de Maître Pathelin.* » — Acte Iᵉʳ, M. Truffier (Pathelin).

Dessins de M. L.-Ed. Fournier.

Ah! maître Pathelin, comme je vous pardonne de grand cœur votre escroquerie quand j'évalue la somme d'intelligence que vous dépensez pour ne pas payer quelques aunes de drap! Toute la poésie fantastique du moyen âge, toute la tératologie pittoresque des sorciers et des fous, toutes les inventions démoniaques, toutes les épilepsies mystiques de l'époque revivent dans la comédie forcenée que vous jouez gratuitement à votre dupe, de même que tout à l'heure l'astuce verbeuse, la *cautèle* scholastique revivra dans votre voix mielleuse, insolemment...



« *La Vraie Farce de Maître Pathelin.* » — *Acte I*er.
M. Truffier (Pathelin).

Il faut un grand artiste pour donner cette sensation de la généralité du type de Pathelin. Il y faut un homme d'une sveltesse expressive et agile comme la pensée; car, ne l'oublions pas, Pathelin, le famélique Pathelin, symbolise une élite : sa rouerie n'est pas la ruse animale d'Agnelet; sa mauvaise foi se relève de dilettantisme intellectuel; et même, si quelque remords vient à sourdre en lui, je présume que Pathelin s'autorisera de la conscience de sa supériorité d'intelligence pour s'absoudre sincèrement.

Et tout cela, c'est de l'humanité bien vivante et très amère, et tout cela, l'art admirable de Truffier le rend perceptible mieux qu'une dissertation compendieuse ne le saurait faire.

Certes, Jules Truffier compte à son actif nombre de créations et d'interprétations typiques auxquelles son nom demeurera attaché; mais rarement rôle de haute comédie trouva aussi totale personnification que Pathelin par le verbe et le geste de Truffier.

« *La Vraie Farce de Maître Pathelin* ». — *Acte II.*

Oh! l'émouvant, le tragique contraste entre la silhouette grêle et grave de l'acheteur du premier acte et les métamorphoses frénétiquement hilarantes du second... Cet homme qui invente un poème burlesque et qui le joue à grand spectacle pour ne pas payer six aunes de drap!



« *La Vraie Farce de Maître Pathelin.* » — *Acte II.*

Et c'est le mérite suprême de Truffier, que de réaliser sans apparente préparation et à l'aide d'accessoires rudimentaires ces multiples et étourdissantes transformations de sa personnalité. On peut dire que l'interprétation de Truffier porte la marque du définitif. Elle est adéquate à l'esprit de l'œuvre; c'est un événement artistique au sens strict de ce terme.

A côté de ce merveilleux protagoniste, je me fais un agréable devoir de mentionner élogieusement MM. Joliet, Pierre Laugier, Croué, ainsi que Mme Amel.

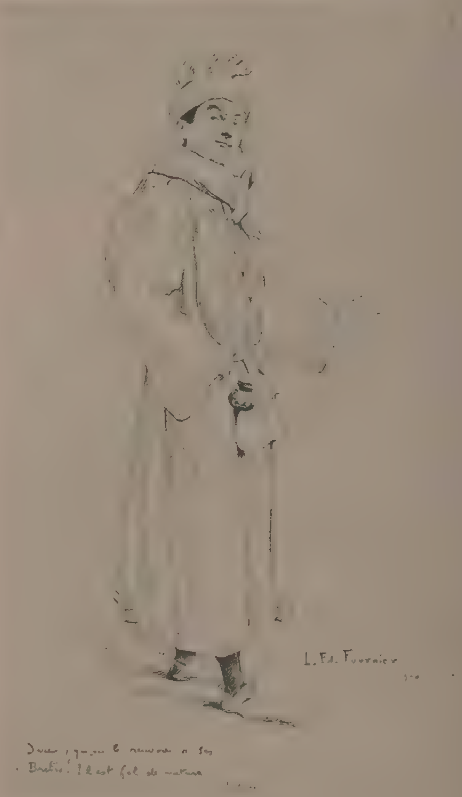
Et comme la *Vraie Farce de Maître Pathelin* méritait un compte rendu documentaire, la *Revue Théâtrale* en a demandé l'illustration au propre fils d'Édouard Fournier, l'éminent peintre qui occupe dans l'art contemporain une place si haute.

M. L.-Ed. Fournier a bien voulu faire à notre intention les vivants et prestes croquis où s'affirme sa manière si personnelle, que nous publions ci-contre. Il y a joint un admirable portrait de son père et nous a autorisé à reproduire une page du manuscrit original de la *Vraie Farce de Maître Pathelin.*

Gabriel BERNARD.



Une scène de la *Farce de Pathelin*, d'après une ancienne gravure.



« *La Vraie Farce de Maître Pathelin.* » — *Acte III.*
M. Truffier (Pathelin).

Dessins de M. L. Ed. Fournier.



« L'Esbroufe ». — Ier Acte.

LA MISE EN SCÈNE

Il y avait huit tableaux à la répétition générale du *Mannequin d'osier*, la pièce que le maître Anatole France a tirée de sa célèbre série de M. Bergeret, sur les instances de M. Guitry, ardemment désireux d'incarner le personnage de l'auteur du *Virgilius nauticus*. Il y avait donc huit tableaux à la répétition générale, mais il n'en restait que sept à la première, le sixième, le plus beau en tant que décor, avait été supprimé impitoyablement, parce qu'on avait jugé qu'il faisait longueur.

Ah ! terrible « théâtre », voilà bien de tes coups. On cherche, on trouve du nouveau, et c'est inutile, il faut couper, supprimer ce qui devait produire tant d'effet, parce que le public s'y est montré réfractaire.

Cette mise en scène du *Mannequin d'osier*, à la Renaissance, fut d'ailleurs une merveille. Là, M. Guitry ne s'est plus soucié du « joli » ; il a fait vrai, avec une singulière pénétration de la pensée du Maître. Les intérieurs avaient un charme d'intimité où se reflétaient fidèlement dans les différents détails les caractères si dissemblables des occupants. La salle à manger, le petit salon révélaient le goût de M. Bergeret, mitigé par les préférences bourgeoises de sa femme. Même en ce cabinet de travail simple et sévère, aux cloisons couvertes de livres, le « mannequin d'osier » de Mme Bergeret indiquait que celle-ci ne désarmait jamais et s'imposait à l'esprit de son mari jusque dans les instants où il avait le plus besoin de liberté. Rien de plus juste et de plus suggestif. Quant aux deux « plein-air », ils étaient admirables.

Et M. Guitry avait encadré le ménage Bergeret dans un ensemble *di primo cartello*, où brillaient notamment Mmes Marie Samary, Juliette Margel, Jane Heller; MM. Boisselot, Pierre Magnier, Noiseux, Arquillière... C'était la perfection.

Avant de parler de l'*Esbroufe*, je voudrais dire quelques mots de *Don Quichotte* et de la *Bâillonnée*.

Don Quichotte, c'est ce drame en vers de M. Charles Le Lorrain que M. Bour a donné au Théâtre-Victor-Hugo. Il a d'abord su placer l'ouvrage dans des décors de l'effet le plus pittoresque, aux plantations d'une ingéniosité rare, où se reconnaît un vrai tempérament d'artiste.

Mais ce n'est pas tout. C'est M. Bour qui jouait le « Chevalier de la Longue Figure ». Il est de taille plutôt petite, d'aspect passablement étriqué. Lui ? Don Quichotte ? C'était fou ! Eh ! bien, non. Quand il est arrivé sur sa haridelle efflanquée, la lance au poing, Sancho près de lui sur son baudet, ce fut une surprise générale ; et quand le héros mit pied à terre et se promena sur la scène, dressant la tête comme un héron, faisant de grandes enjambées dans ses longues bottes, coiffé du plat à barbe traditionnel, on éclata en bravos, à le voir dépasser de tout le front les plus grands de ses comédiens. M. Bour a certainement réalisé là le plus étonnant tour de force qu'ait jamais produit l'art du grime. Son « Don Quichotte » est un chef-d'œuvre. Depuis Lesueur, nul n'a donné semblable impression... A distance, il faut nommer M. Angély, Sancho Pança, à la trogne réjouie, et Mlle Gina Barbieri, Dulcinée aux beaux bras blancs.

Pour la *Bâillonnée*, que MM. Pierre Decourcelle et Paul Rouget ont donné à l'Ambigu, je voudrais faire une ou deux observations. D'abord, M. Grisier semble vouloir prendre l'habitude des étoiles. A chaque nouvelle pièce, il lui faut de nouveaux noms. Certes, cela lui a réussi pour Mlle Cassive, qui fut vraiment admirable dans *Nana*. Pour la *Bâillonnée*, j'avoue ne point partager l'engouement général témoigné à Mme Mégard. Autant la belle comédienne fut excellente dans les rôles en dehors (l'*Éducation de Prince*, les *Amants de Sazy)*, autant elle me paraît manquer de sincérité dans les personnages sentimentaux. Cependant, sa façon de se grimer pour indiquer les ravages physiques du malheur et de la misère, est absolument remarquable. A côté d'elle, M. Grisier a placé Mlle Cheirel, dans un rôle de bonne fille du peuple. A la bonne heure, voilà une artiste naturelle, et franche, et communicative. Elle entraîne toute la salle avec elle, dans un tourbillon de rire et d'allégresse.

Il ne fallait rien moins que Dieudonné, son grand air, son autorité, pour imposer son type stupide de vieux comte intransigeant sur les principes, et tellement aveugle, qu'on l'exécrerait, s'il n'était pas



Cl. Paul Berger.

« La Bâillonnée ». — IVe Tableau.
Mlle Louise Deauville (Annie).

Cl. Rev. Théât.

Mlle de Rive (Isabelle). M. Brulé (Christian).

Mme Andrée Mégard (Pauline de Revel).

Mlle Renée Leduc (Germaine).

« La Bâillonnée ». — IVe Tableau.

aussi bouché. Mais la maîtrise de Dieudonné fait passer tout. M. Brulé est charmant : un jeu sobre, discret, un peu anglais, avec des dessous de tendresse émouvants. M. Laroche a une curieuse mort, à la Novelli, mais que la petite Lefeuvre est donc solide, pour recevoir ainsi sur elle le corps de son père et ne point fléchir sous le poids ! Et MM. Étiévant (un traître titré et d'élégante allure), Villa (toujours fin et alerte), Monteaux (amoureux loyal), complètent un ensemble qui serait excellent s'il avait plus d'harmonie. On y sent trop des habitudes disparates, la simplicité des uns nuit au pathétique apprêté des autres, et réciproquement.

Le décor des Champs-Élysées est amusant, celui de l'incendie du steamer est plus grave, mais Monteaux y met du feu !

Venons à l'*Esbroufe*, de M. Abel Hermant. De la mise en scène établie par M. Porel, il ressort avec évidence que, de tous nos théâtres, *quels qu'ils soient*, le Vaudeville est le plus moderne. Nulle part on ne joue avec ce sens aigu de l'actualité. Il y a là un ensemble unique, étonnant, de gens d'aujourd'hui qui se meuvent, se parlent, comme nous le voyons faire autour de nous par les personnages de la réalité.

Seule, Mme Suzanne Desprès détonne en ce milieu. Elle manque d'allure, elle a l'air grognon, elle n'a rien de parlant, ses phrases d'angoisse et de désespoir sonnent faux. Mais que M. Tarride est vrai, quel entrain, quelle roublardise, et comme il a dit avec une vibration étrangement remuante son : « Ne me quitte pas ! » suppliant ! Et M. Lérand ! est-ce bien le poignant Strohmann de *Décadence*, cet être chétif, malingre, ce blond blafard à peine homme et vieillard déjà, enfant mal venu de milliardaire, en qui le cerveau, comme le corps, a des lacunes, et que l'on sent méfiant, gobeur, intéressé, rancunier, conscient de sa faiblesse, lâche et méchant, et d'une vanité sans bornes. Tout cela, M. Lérand l'a exprimé aussi bien dans son jeu que dans le physique qu'il a donné à son personnage. L'art de la composition théâtrale ne saurait aller plus loin.

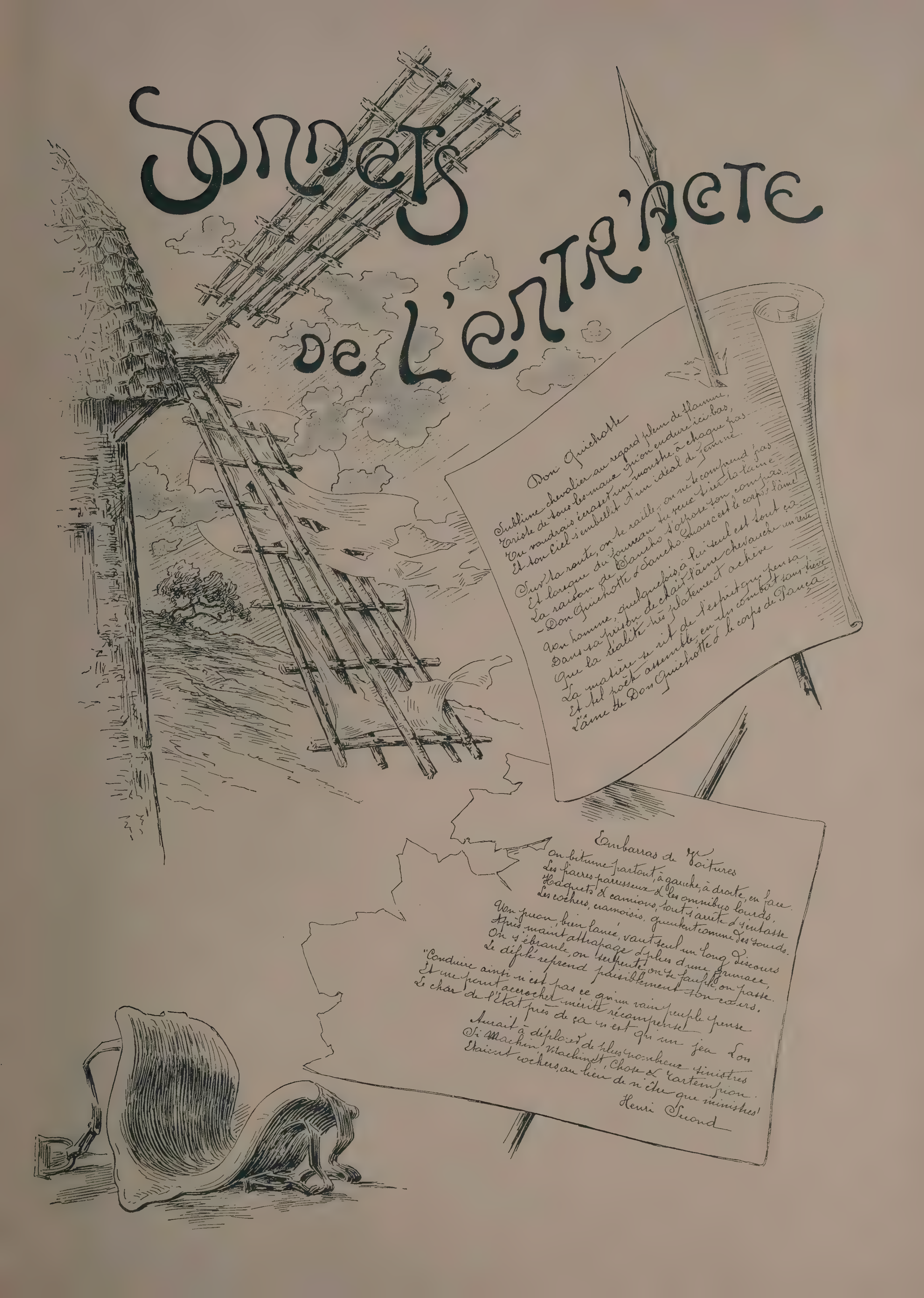
Louons encore Mlle Drunzer, beauté brune aux toilettes de haute élégance, Paule Andral, brune aussi, de splendeur éclatante en sa magnifique toilette, au corsage pincé à la taille, décolletée en offrande, et surtout Marthe Régnier, délicieuse Gretchen au sourire d'archange. M. Colombey, par exemple, n'a guère d'allemand que le nom, mais il est gai ; MM. Baron fils (commissaire de police du dernier bateau), Numa, Marié de Lisle, se font justement applaudir.

Il n'y a que deux décors dans l'*Esbroufe*. Le premier est à retenir. Il représente la place publique d'une petite ville d'Allemagne, avec la fontaine surmontée d'une Hébé en bronze, occupée à constater que ses charmes ne vieillissent pas. Les maisons de style Renaissance de là-bas ressemblent un peu à celles des boîtes de jouets de Furth ou de Nuremberg, mais M. Porel avait à caser trois maisons praticables, deux rues et une terrasse ombragée où trois personnes pussent s'asseoir autour d'une table. Il y est parvenu et n'en a pas moins équipé un décor ravissant. C'est d'un maître. Par exemple, on ne fume presque plus la pipe en Allemagne, surtout dans la rue (ceci pour M. Porel), et l'on n'y mange jamais de choucroute, plat alsacien par excellence, selon un Allemand de mes amis (ceci pour M. Hermant).

Théodore MASSIAC.



« Don Quichotte ». — IIe Tableau.


SONNETS DE L'ENTR'ACTE
Don Quichotte
Sublime chevalier au regard plein de flamme,
Triste de tous les maux qu'on endure ici-bas,
Tu voudrais écraser un monstre à chaque pas
Et ton Ciel s'embellit d'un idéal de femme.
Sur la route, on te raille, on ne te comprend pas
Et lorsque du fourreau tu veux tirer la lame
La raison de Sancho s'oppose ton compas...
– Don Quichotte & Sancho. Mais c'est le corps & l'âme!
Un homme, quelquefois, à lui seul est tout ça
Dans sa prison de chair l'âme chevauche un rêve
Que la réalité très platement achève
La matière se rit de l'esprit qui pensa,
Et tel poète assemble, en un combat sans trêve
L'âme de Don Quichotte & le corps de Pança
Embarras de Voitures
Du bitume partout, à gauche, à droite, en face.
Les fiacres paresseux & les omnibus lourds,
Haquets & camions, tout s'arrête & s'entasse
Les cochers, cramoisis, grumentent comme des sourds.
Un juron, bien lancé, vaut seul un long discours
Après maint attrapage & plus d'une grimace,
On s'ébranle, on serpente, on se faufile, on passe.
Le défilé reprend paisiblement son cours.
Conduire ainsi n'est pas ce qu'un vain peuple pense
Et ne point accrocher mérite récompense
Le char de l'État près de ça n'est qu'un jeu. Lon
Aurait à déplorer de plus nombreux sinistres
Si Machin, Machinet, Chose & Tartempion
Étaient cochers, au lieu de n'être que ministres!
Henri Second



La Revue des Critiques

Signalons d'abord deux points qui ont rallié l'opinion de la majorité des critiques à l'égard de l'*Esbroufe*, de M. Abel Hermant : 1° c'est, jusqu'ici, le meilleur ouvrage de l'auteur ; 2° il n'y a nul compte à tenir du reproche qu'on lui a adressé de s'être inspiré d'un procès retentissant où fut naguère impliqué un journaliste offrant quelque analogie avec le principal personnage de l'*Esbroufe*. On ne saurait contester, en effet, aux auteurs dramatiques le droit de prendre leurs sujets dans la réalité. Tout ce qu'on peut légitimement réclamer d'eux, c'est d'établir avec cette matière une action intéressante et de produire, autant que possible, une œuvre d'art. Il va de soi qu'ils doivent s'efforcer, en outre, d'éviter tout rapprochement trop direct pouvant prêter au scandale. Ceci dit, voyons comment est apprécié par la Critique le nouveau caractère introduit dans la Comédie par M. Hermant.

En écrivant l'*Esbroufe*, M. Abel Hermant a enrichi le répertoire dramatique d'un type original. Qu'est-ce que l'esbroufeur ? M. Faguet le définit de la façon suivante :

*L'*esbroufeur *c'est l'homme qui, par son aplomb imperturbable, impose même à ceux qui ne croient pas un mot de ce qu'il dit ; qui vit sur le pavé de Paris, craint des uns, ménagé par les autres, estimé de quelques-uns, bien vu de beaucoup, bien traité par tous, sans moyens d'existence précis, et qui mène ainsi sa barque, à travers tempêtes et écueils, souvent très longtemps, quelquefois jusqu'au bout de son existence, par la seule force de son assurance et de sa confiance en lui et de sa superbe.*

Ce type extrêmement répandu à Paris était à saisir. M. Abel Hermant l'a parfaitement bien attrapé et il l'a fait vivre. Voilà qui est très bien. Un portrait de plus dans la galerie parisienne et, du reste, dans la galerie française.

M. Pierre Decourcelle

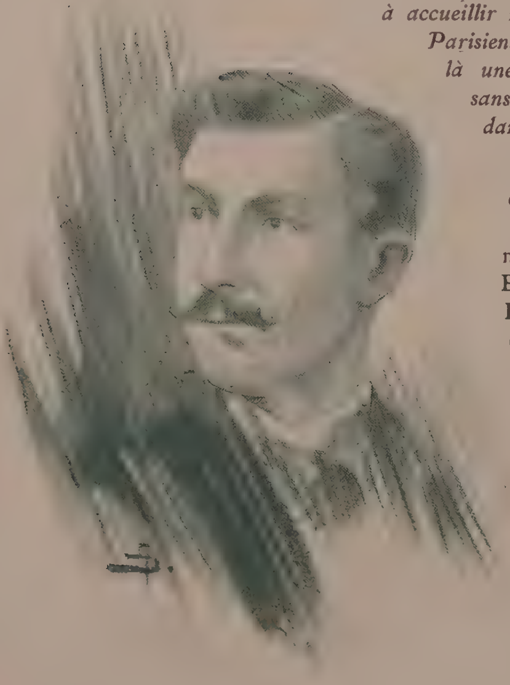
Ce « type » comporte certaines qualités spéciales malaisées à acquérir quand on ne les a pas. Ici encore le don vaut mieux que l'étude. M. Félix Duquesnel analyse spirituellement les conditions que doit remplir le parfait esbroufeur :

N'est pas esbroufeur qui veut. L'emploi requiert des qualités qui ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut posséder, pour l'exercice de la profession, un beau capital d'esprit, de volonté, d'audace, d'entregent, et aussi des aspects, sinon des réalités, de bon garçonnisme, un vernis d'amabilité, de la séduction, le mépris des scrupules, ces gêneurs de la conscience, savoir étayer sa façade, et surtout être un « chanceux ». Si l'on n'est pas chanceux, rien ne va plus, l'édicule s'écroule.

On ne saurait nier que ce type de l'esbroufeur ne se rencontre fréquemment dans cette société parisienne si mêlée, et où, si souvent, les gens sont jugés d'après les apparences.

M. Catulle Mendès réprouve toutefois la façon dont ce personnage est présenté par M. Abel Hermant. Il aurait voulu qu'il fût indiqué comme exceptionnel et non comme un type, comme un modèle dont les copies seraient nombreuses :

Il est pénible, en vérité, que M. Abel Hermant, homme de lettres considérable, de qui la parole n'est pas toujours irréfléchie et qui vaut souvent d'être cru, ait consenti à présenter, sans des réserves formelles qui en feraient une exception, un tel personnage bien propre à rénover, à légitimer la mésestime affable et amusée, condescendante à la frivolité française, dont il y a quelques années certains vieux Germains, en leur grave infatuation d'impeccabilité, se plaisaient encore à accueillir nos compatriotes. Eh ! parbleu, oui, il y a, en Allemagne, d'agaçants et peu intéressants Parisiens, comme il y a, en France, de fort grossiers et fort insupportables Berlinois. Mais est-ce là une raison pour que le théâtre fasse un « type » d'« individualités » peu nombreuses et sans importance ? car toujours, même contre la volonté de l'auteur, le personnage théâtral se généralise dans l'esprit du spectateur.



M. Paul Rouget.

On conçoit le scrupule manifesté par M. Catulle Mendès, mais n'y a-t-il pas quelque exagération à inviter un artiste à céder à des considérations de ce genre quand l'occasion s'offre à lui de créer un caractère original ? Remarquez que M. Abel Hermant ne paraît nullement, dans sa pièce, identifier toute une catégorie d'individus avec son esbroufeur. Belgrand est journaliste, mais il ne s'ensuit nullement que tous les journalistes sont des Belgrand. M. Hermant s'est borné à nous montrer un spécimen curieux d'escroc bon enfant, produit particulier et des plus savoureux de nos mœurs actuelles. Voilà tout.

M. Faguet estime même que l'auteur a fait œuvre saine en mettant au théâtre ce personnage des temps nouveaux, très séduisant en apparence et dont il importe de se garer. Sa démonstration, qu'il expose avec esprit, vaut la peine d'être citée :

Je crois qu'il est sinon très moral, dans le sens populaire du mot, du moins tout à fait de l'office de la comédie de mœurs de donner cette leçon au bon peuple : « Faites attention ! vous coudoyez tous les jours des gens qui devraient avoir leur domicile aux galères et qui n'ont évité d'y ramer en cadence que par suite d'un heureux concours de circonstances. Prenez garde ! Beware. *De même qu'il ne faut pas croire parce qu'il y*

a des maisons de fous, que tous ceux qui n'y sont pas ont le cerveau sain, préjugé tout à fait saugrenu et qui ne repose sur rien ; de même il ne faudrait pas trop s'imaginer, parce qu'il y a des bagnes que tous ceux qui en sont éloignés n'ont aucun titre à y être.

M. François de Nion est d'avis qu'il était utile de mettre en relief le rôle considérable qui est échu aujourd'hui à l'homme qui tient une plume, en le comparant à ceux qui autrefois portaient l'épée

On peut, on doit, à ce propos, évoquer le souvenir de Beaumarchais. Alors, ceux qui évoluaient sur l'estrade, les puissants, les enviés étaient les gens de cour ; aujourd'hui ce sont ceux pour qui — dira Belgrand tout à l'heure, — le billet de chemin de fer s'appelle un « permis » et le billet de théâtre « un service ».

Belgrand, c'est Figaro ; Figaro qui n'a pas été laquais, mais qui s'est fait le serviteur de la multitude, Figaro qui a taillé sa plume avec son rasoir et s'en sert comme d'une arme sûre et aiguë. Seulement alors que Figaro est conscient et se rend compte de lui-même, Étienne Belgrand vit dans une atmosphère de fiction, de rêve. de fièvre et de mensonge, qui le fait plus craindre par l'inconscience même de son activité.



M. Jacques Le Lorrain.

La *Bâillonnée*, que joue l'Ambigu, a une excellente « presse ». Décidément M. Decourcelle est un homme heureux. Des critiques de tendances diverses, comme MM. Duquesnel et Nozière, qualifient son drame des mêmes épithètes louangeuses. « La *Bâillonnée* est un *excellent mélodrame,* sans crime et presque sans vol », écrit M. Nozière. Et, de son côté, M. Duquesnel commence ainsi son article : « Voici un *excellent mélodrame*, très mouvementé, très intéressant ». M. Decourcelle est fêté comme le successeur de d'Ennery, et, présage heureux ! la plupart des critiques évoquent, à propos de la nouvelle pièce, le légendaire succès des *Deux Gosses.* M. Nozière dit même qu'il préfère le nouveau drame à l'ancien. M. Camille de Sainte-Croix indique spirituellement la filiation de la *Bâillonnée :* « L'École D'Ennery, dit-il, nous donna jadis les *Deux Orphelines.* Puis nous eûmes la *Martyre.* Vinrent ensuite les *Deux Gosses.* Aujourd'hui, c'est le régal complet d'une récréation dramatique où quatre gosses jouent aux quatre coins avec une maman-martyre au milieu. » Ah ! certes, oui, la maman est martyre ; jamais on ne vit femme si accablée de malheurs !

M. Decourcelle reçoit enfin les félicitations de toute la critique pour s'être abstenu d'assassinat, d'empoisonnement, d'escalades, de guet-apens et autres condiments habituels aux auteurs de mélos.

Le *Don Quichotte* de M. Jacques Le Lorrain, joué au Théâtre-Victor-Hugo, que dirige M. Armand Bour, vaut non seulement à son auteur des compliments, mais de chaleureuses louanges au directeur. M. A. Bour est, en effet, un de ces rares directeurs qui recherchent moins le succès d'argent que l'estime des lettrés. M. Emmanuel Arène constate en ces termes les efforts méritoires du jeune et vaillant directeur :

Le Théâtre-Victor-Hugo mérite qu'on ne néglige point ses représentations. Elles ont toujours un intérêt réel, et si l'on songe à la somme d'efforts et d'énergie qui s'y dépense, on conviendra qu'il n'est que juste d'accorder toute notre attention d'abord, et lorsque cela est nécessaire toute notre indulgence à ces manifestations souvent curieuses.

L'auteur de ce *Don Quichotte*, M. Jacques Le Lorrain, a mené une existence qui n'est pas banale. Le feuilleton du *Temps* nous la rappelle en peu de mots dans les lignes qui suivent :

M. Jacques Le Lorrain avait eu pour père un cordonnier. Enfant, il avait joué à raccommoder des chaussures. Il crut qu'il lui serait facile de recommencer ce jeu-là, Mais sans doute il était écrit que jamais M. Le Lorrain n'aurait le sens pratique, car bientôt il dut fermer l'échoppe de savetier qu'il avait ouverte rue du Sommerard, et qui lui coûtait beaucoup plus qu'elle ne lui rapportait. C'est alors que revenu tout à la poésie il composa ce Don Quichotte.

Quant à l'appréciation de la valeur poétique de l'œuvre, nous emprunterons à M. Catulle Mendès le fragment suivant de son compte rendu :

La comédie de M. Jacques Le Lorrain mériterait d'être placée à un très haut rang parmi les œuvres du théâtre nouveau, si l'auteur ne s'abandonnait trop souvent aux facilités de la déplorable improvisation. Eh ! oui, il a de généreuses pensées et, en même temps, il a l'esprit plein d'images, peut-être neuves ; mais il ne s'efforce pas d'exprimer ses pensées, de préciser ces images en une forme qui, les sertissant de force ou de charme, c'est-à-dire d'art, ferait surgir toute leur beauté. A côté de vers ardents, inspirés, oui inspirés, que de périodes molles, flasques, à la va-comme-ça-coule, que d'épithètes banales, que de néologismes puérilement téméraires ! Pourtant, n'importe, il y a un souffle d'âme lyriquement passionnée dans ces gonflements médiocres. De là le triomphe de l'ouvrage.

Ce succès atteste une fois de plus combien est peu justifiée la méfiance des directeurs de théâtre à l'égard des pièces à tendances littéraires.

Albert DAYROLLES.



M. Abel Hermant.

Cl. Revue Théât.



« Mais quelqu'un troubla la fête... »

THÉATRES A COTÉ

GRAND-GUIGNOL. — « Deux pièces interdites !... et politiques !... — Il y aura du pétard ! — Maurey veut donc que l'on mette tout à feu et à sang ? — Dans quelle impasse s'est-il fourré ! » — Telles étaient les exclamations qui, depuis un mois, troublaient les personnages *a fresco* des brasseries littéraires. Inquiétudes bien puériles... car, aujourd'hui que la bataille s'est livrée, je ne vois à signaler en fait de feux que ceux touchés par les pensionnaires, de sang, le bon sang des spectateurs — aussi le bon sens, — de pétard... qu'en coulisse, et quant à l'impasse où la Direction s'est fourrée... mon Dieu, vous le savez : c'est 12 *bis*, rue Chaptal.

Cl. Rev. Théât.



« La Question des Huiles. »

Donc, deux succès, dont un très littéraire : *Mais quelqu'un troubla la Fête,* du bon poète Louis Marsolleau, célèbre par *Son petit cœur*, le *Bandeau de Psyché* et le *Dernier Madrigal.* Cette fois, il ne madrigalise pas, fichtre ! Il dit même des choses terribles, le doux aède brun et chevelu — plutôt, il les fait dire par ses entités : la finance, l'armée, la magistrature, le clergé, le parlement, la noblesse, etc., tous les pouvoirs réunis en un festin où chacun, en discours, affirme ses prérogatives, sa puissance, où tous sont d'accord pour évincer Jacques Bonhomme de la table abondante, raillant sa misère, jusques sa croyance, plus tard sa révolte — dont ils subissent enfin l'effet : au dessert, la bombe vengeresse éclate et pulvérise général, évêque, financier, politicien, juge, duchesse et courtisane — à l'instant même où nous allions assister au dévoilement de Mlle Varna. Maudit soit Bonhomme de faire le Jacques en aussi plaisant moment.

Il faudrait peu connaître l'auteur de *Mais quelqu'un troubla la Fête* pour le croire l'homme de cette œuvre violente, et disposé à de rouges représailles : ému des inégalités sociales, très altruiste, il a voulu, en présentant des exceptions généralisées — trop, hélas ! — indiquer un péril... que nous espérons conjurer. Écartant le fond, reste-t-il la forme de son œuvre, très scénique, impressionnante et d'une facture qui lui vaudra l'admiration des lettrés. Le vers est plein, solide et renferme des idées qui atténuent heureusement la virulence. Aussi bien, unanimement, a-t-on écouté sans interrompre — même par des applaudissements, car ils eussent rompu le charme. Et l'ovation se fit au baisser du rideau, acclamant l'auteur et ses interprètes : M. Rambert, parfait *paysan, ouvrier, inconnu ;* M. Gouget, *politicien* désinvolte ; *l'évêque*, Lagrange étonnant d'onction ; M. Ratineau, général ronchonnant ; M. Schultz, *financier* de composition intéressante — mais d'une émission peut-être trop précieuse ; M. Stacquet, juge correct.

Quoique, durant le festin, les dames m'ont paru beaucoup aimer les sucreries, je leur en offre encore, en reconnaissant que Mlle Genty fut une duchesse altière et Mlle Varna une superbe Impéria.

Passons maintenant à la *Question des Huiles,* qui troubla la douce quiétude de nos censeurs. Il n'y avait vraiment pas de quoi mettre Jean Drault à la question ! C'est une pièce gaie, frondeuse évidemment — du même genre, d'ailleurs, que les *Blackboulés,* le succès de Cluny — mais faite de brocards dont on ne peut se blesser. Un ministre prévarique, je sais bien ; il fait jouer et joue à la hausse des huiles, en influençant le vote de la commission... Et puis après ? Est-ce qu'un épicier — un électeur, celui qui crée le député, plus tard ministre — se fâche d'être mis à la scène ? pas plus que le notaire, le savetier, ou le bougnat — ou la téléphoniste !! De tout cela le mieux est d'en rire... et c'est ce qu'a fait le public, joyeux comme au massacre des innocents.

HENRY FRANSOIS.

Cl. Revue Théât.



« Mais quelqu'un troubla la fête... »




aulin & Berger
Mlle MURATORE





JOHANN STRAUSS, à Paris

Il y a quelques semaines, on inaugurait avec solennité, à Vienne, un monument élevé à la mémoire de Johann Strauss et portant cette simple inscription : « A l'auteur de la *Chauve-Souris* ». Cet hommage lapidaire, d'un caractère en quelque sorte définitif, indique en quelle faveur les Viennois tiennent cet ouvrage de leur musicien préféré, cette *Chauve-Souris* dont le Théâtre des Variétés vient de donner une version française.

Je crois que peu de pièces de théâtre eurent une historiographie aussi compendieuse. Depuis des semaines, il n'y a pas un journal quotidien qui n'ait plus ou moins longuement, plus ou moins doctement argumenté autour de l'opéra-comique de Johann Strauss. L'œuvre remonte à un peu plus de trente ans, puisque la première représentation en fut donnée à Vienne, le 5 avril 1874. En un tel laps de temps, il y a place pour des aventures. La pièce en eut. *Habent sua fata libelli*, dit un ancien.

L'adage est vrai également pour les partitions, les grandes et les petites, ajouterai-je pour ne chagriner personne.

Il n'est plus permis d'ignorer que la donnée de cette *Chauve-Souris* fut empruntée par MM. Haffner et Genée au *Réveillon*, la célèbre comédie de Meilhac et Halévy, représentée au Palais-Royal, en 1872.

Faut-il ajouter que ce *Réveillon* est devenu *Chauve-Souris* du fait d'un personnage qui, dans la version viennoise adopte le travestissement de ce mammifère ailé en des circonstances où son correspondant, dans la version originale française, se costumait en oiseau bleu.

On a parlé aussi de l'opposition que ne cessèrent de faire les deux auteurs français à la transformation de leur comédie, dont ils ne permirent jamais la représentation en France sous la forme lyrique que lui avait donnée Strauss.

Des indiscrétions nous mirent également au courant (?) des diplomaties grâce auxquelles — le temps ayant sans doute aussi fait son œuvre apaisante — l'autorisation fut enfin obtenue, de l'auteur survivant, de monter à Paris, aux Variétés, une adaptation de la pièce par M. Paul Ferrier.

Quoi qu'il en soit, la personnalité de Strauss est assez considérable pour justifier les curiosités éveillées par l'annonce de la première de sa *Chauve-Souris* aux Variétés. C'est la quatrième fois que le grand compositeur viennois se présente avec une œuvre lyrique théâtrale devant le public parisien.



Maison natale de Johann Strauss à Vienne.

Le 27 avril 1875 fut donnée à la Renaissance, alors dirigée par M. Hostein, la première représentation de la *Reine Indigo*, opéra-comique en trois actes, de Johann Strauss, sur un livret de MM. Adolphe Jaime et Victor Wilder. La distribution comportait les noms de Mmes Zulma Bouffar et Alphonsine, de MM. F. Puget, Vauthier, Daniel et Calixte.

Puget, le charmant créateur du rôle de Janio, déjà mis fort en évidence par sa création de Marasquin, dans *Giroflé-Girofla*, se popularisa dans la suite par ses créations successives de *Marjolaine*, la *Petite Mariée*, *Kosicki*, à la Renaissance, et par son interprétation de Faust, dans la reprise du *Petit Faust*, à la Porte-Saint-Martin ; il professe aujourd'hui le chant avec l'autorité que donne une carrière lyrique aussi brillante que bien remplie.

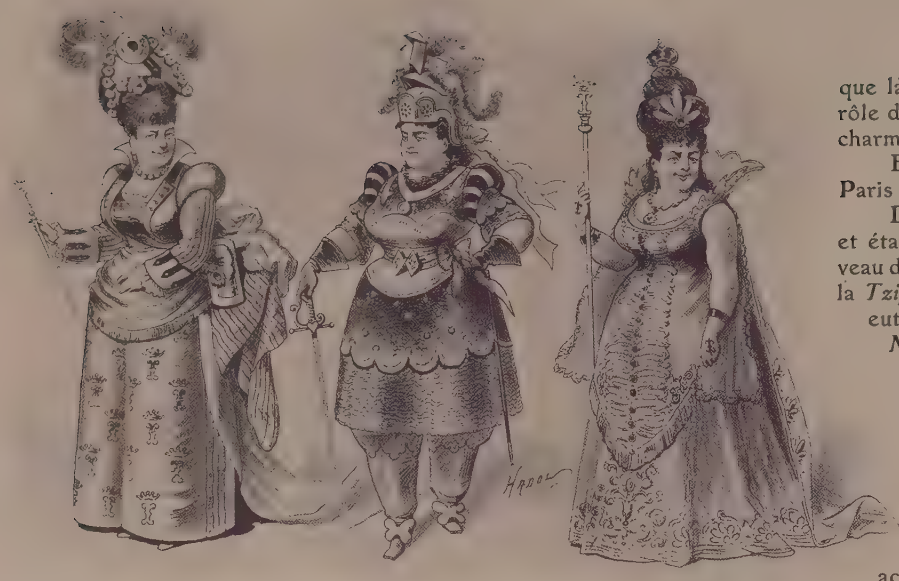
Il qualifie complaisamment cette première du 27 avril 1875 de « solennité musicale » et c'en était bien une, en effet, qui avait mis en rumeur toute la colonie austro-hongroise de Paris. Les chroniqueurs du temps signalent à l'envi le zèle bruyant avec lequel Mme de Metternich, de son avant-scène, conduisait le succès. « Que de bouquets ! que de rappels, de trépignements de pieds ! quel noble tapage !... » s'écrie Oscar Comettant, dans le *Siècle*.

Strauss dirigeait lui-même les répétitions. A cette époque, les tziganes — qui ne datent que de l'Exposition de 1867 — n'avaient pas encore répandu la notion de cette exécution scandée, martelée, ponctuée de temps de suspension, qui caractérise leur jeu. Le compositeur viennois est exigeant de ses interprètes, aussi bien instrumentistes que chanteurs, cette accentuation particulière de sa musique innovait complètement ; il eut à lutter, au début, contre des habitudes qu'il dut détruire pour faire une véritable éducation nouvelle de ses artistes. Le chef d'orchestre, lui-même, le pauvre Constantin, dut se plier à cette obligation. Mais Strauss avait une ardeur communicative, un entrain contagieux ; bientôt tout le monde, à la Renaissance, était si bien familiarisé avec cette technique spéciale que le moindre choriste ou le dernier violon « lourait » comme un tzigane et savait, le plus naturellement du monde, sur un arrêt brusque du bâton du chef, immobiliser sa glotte ou son archet, pour repartir à la mesure dès que ce bâton se remettait en mouvement.

La première fut triomphale. Vauthier (Romadour) s'était fait une tête effrayante de laideur. L'apparition de la corpulente Alphonsine, gainée dans une cotte de mailles, casquée et cuirassée d'acier et chaussée de fortes bottes, fut sensationnelle. Le talent de Zulma Bouffar et de Puget, qui mit en valeur toutes les perles de cette jolie partition, décida du succès. La pièce était lancée. Les représentations se poursuivirent sans autre incident



Mme ALPHONSINE, dans la *Reine Indigo*.



« *La Reine Indigo.* » — Mme Alphonsine.

que la survenue de Mme Peschard qui prit possession du rôle de Fantasca et, avec d'autres moyens, s'y montra aussi charmante que la créatrice.

Et ce fut la première victoire de Johann Strauss à Paris et la révélation d'un genre nouveau aux Parisiens.

Deux ans après, la Renaissance avait changé de maître et était passée aux mains de M. Victor Koning. Le nouveau directeur, songeant au succès de la *Reine Indigo*, monta la *Tzigane*, des mêmes auteurs et adaptateurs. La première eut lieu le 30 octobre 1877. L'orchestre avait pour chef M. Madier de Montjeau et pour second chef M. de Lagoanère qui, depuis, s'est affirmé comme un des plus habiles au pupitre de maintes scènes parisiennes. Les interprètes étaient Zulma Bouffar, alors dans tout l'éclat de son talent verveux, l'excellent baryton Ismaël, qui venait de quitter l'Opéra-Comique, après une carrière brillante, et un jeune ténor, Urbain, ordinairement la doublure de Puget, à la Renaissance. La pièce fut bien accueillie et dépassa la centième.

Il est intéressant de signaler que c'est au cours du séjour qu'il fit à Paris pour surveiller les dernières répétitions de la *Tzigane* que Johann Strauss se vit nommer, par le gouvernement français, chevalier de la Légion d'honneur.

Néanmoins, bien que cette seconde apparition de Johann Strauss à Paris ait été ainsi marquée d'une croix — si j'ose dire — la *Tzigane* ne réédita pas le succès de la *Reine Indigo*.

Du temps coula, comme s'expriment les frères Rosny, et il faut arriver en 1895 pour retrouver le nom de Strauss sur une affiche de théâtre parisien.

Le 20 décembre de cette année eut lieu aux Folies-Dramatiques — direction Peyrieux — la première du *Baron Tzigane*, adaptation française, par M. Armand Lafrique, d'un opéra-comique en trois actes et quatre tableaux, de Johann Strauss, représenté avec un succès considérable à l'étranger. La pièce avait eu, en effet, plus d'un millier de représentations. Elle dura cinquante soirées aux Folies. Elle était défendue par des artistes qui, sans avoir la notoriété des précédents interprètes de Strauss, n'étaient pas les premiers venus. C'étaient Hittmans et B. Monteux ; Mlles Jane Pernyn, Jane Evans et Jeanne Paulin.

A quoi tient cet insuccès? On en trouvera l'explication dans une appréciation empreinte de philosophie que M. Catulle Mendès a émise dans son *Art au Théâtre*. « Strauss, dit-il, est un musicien adroit et qui sait son affaire, mais l'abus des tziganes — déjà! en 1895! — nous a inspiré l'horreur des danses surannées et des amorosos expirants ».

Il convient d'ajouter que le scénario n'était pas d'un intérêt palpitant. « C'est un conte à dormir debout » dit encore M. Catulle Mendès. Vous pensez ce que le rythme berceur des valses devait ajouter à cette *proprietas dormitiva* et l'effet qui pouvait en résulter sur des gens assis.

Chef des eunuques
M. Vauthier. — M. Puget. — M. Calixte.

« *La Reine Indigo.* »

Depuis cette époque, Strauss est mort, et pas un de ses compatriotes ne vous dira qu'il ne soit entré dans la gloire.

Il manquait cependant quelque chose à cette apothéose. Il devait être dans la destinée de Strauss de poursuivre à Paris la consécration de ses succès viennois, puisque après les tentatives, dans ce but, dont il vient d'être parlé, en voilà une nouvelle, une quatrième, posthume. La *Chauve-Souris* nous arrive précédée d'une réputation considérable. Ce n'est, j'en conviens, pas toujours une raison pour lui assurer la conquête d'un public français. Elle a, cependant, au moins deux originalités : d'abord elle est l'adaptation française de l'adaptation viennoise d'une œuvre française, ce qui n'est déjà pas si banal ; ensuite, c'est la seconde fois qu'elle est soumise au jugement des dilettantes parisiens ; la *Tzigane* de 1877 n'était, en effet, pas autre chose que la partition de la *Chauve-Souris*, combinée avec un livret de circonstance qui n'était pas celui de la *Chauve-Souris*, impossible en France à cette époque de par la volonté de Meilhac et Halévy. N'insistons pas.

Georges FRAPPIER.



Collection du Ménestrel.

« *La Reine Indigo.* » — Zulma Bouffar. (Fantasca.)

Le Théâtre Rétrospectif

LA DÉCADENCE DES PITRES



PITRES D'AUTREFOIS. — FEU BOBÈCHE.



Entrez, Messieurs et Mesdames ! (Parade de la foire.)

Rome n'est plus dans Rome. Les meilleurs « banquistes » opèrent maintenant ailleurs que sur la voie publique, et leurs boniments, dans la politique, la finance, la philanthropie, la littérature ou les arts, leur rapportent davantage que sur de simples tréteaux.

La « parade », cette escrime populaire de l'esprit, qui fut jadis le plus beau fleuron de « la foire », n'en est plus aujourd'hui que l'insipide accompagnement. Elle qui, même au siècle de Louis XIV, au « grand siècle », tenait une place prépondérante dans toutes les réjouissances populaires ; elle qui, pendant des centaines d'années, remplit de ses éclats de rire les foires Saint-Laurent, Saint-Germain et Saint-Ovide ; elle qui trônait à demeure sur le Pont-Neuf, chez Ramponeau et, plus tard, au boulevard du Temple ; elle qu'on retrouvait parfois jusqu'aux alentours des scènes régulières, par exemple le jour où l'on vit, au Théâtre du Marais, parade sans doute involontaire, mais qui n'en était pas moins plaisante, Jodelet s'enfuir devant un incendie en tenant à la main une chandelle allumée, revanche de Gribouille se jetant dans l'eau de peur de se mouiller ; elle n'est plus, cette pauvre parade désemparée, que l'ombre d'elle-même. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à faire une petite promenade sur la place de la Nation, actuellement envahie par les « attractions » les plus diverses, sous le fallacieux prétexte de pain d'épice. Hélas ! où sont-ils les glorieux saltimbanques de jadis, les Bobèche et les Galimafré, les virtuoses de la bagatelle de la porte, les philosophes et les satiriques du plein air, les grands maîtres de la parade, enfin : une parade qui, toute bonne enfant qu'elle paraissait, portait parfois de rudes coups aux puissants du jour ? Mais où sont les neiges d'antan ?



Jodelet fuyant les flammes, d'après une gravure du temps, relative à l'incendie du théâtre du Marais (1634).

Les bons tours de farce de jadis ont disparu définitivement devant les quelconques tours de force des acrobates contemporains. On ne parle plus, on danse ; au besoin même, on saute. Au lieu de « se creuser le navet » pour trouver des « blagues » plus ou moins amusantes, on se désarticule les membres, on se disloque la colonne vertébrale dans une série de gestes et de contorsions plutôt macabres. Au lieu de plaisanteries au gros sel, on sert au public des jambes maigres, dans des maillots défraîchis. Le quadrille a supprimé le dialogue, le « chahut » semble répondre suffisamment aux besoins esthétiques de la foule.

Cette pauvreté de la parade actuelle nous est apparue, une fois de plus, à la Foire au Pain d'épice, déjà nommée et toujours renommée. Tout en déambulant mélancoliquement, à travers les baraques luxueuses ou modestes, en planches ou en toile, où quelques paillasses faméliques collectionnaient les gifles retentissantes et les traditionnels coups de pied... occultes, comme disait Théodore de Banville, nous nous rappelions les ironies, aujourd'hui légendaires, du célèbre Bobèche, esprit frondeur s'il en fût, langue bien pendue, dent dure et volontiers mauvaise, véritable pamphlétaire avant la liberté de la presse, et, toute proportion gardée, une façon d'Henri Rochefort n'ayant pas encore allumé sa *Lanterne*, mais parlant déjà en... intransigeant.

Car, sur l'ancien boulevard du Temple où trônait ce Gavroche des faubourgs devenu roi de la parade, il disait, à l'occasion, son mot sur la politique, un mot piquant, mordant, qui emportait généralement le morceau. Il traitait, selon sa fantaisie ou suivant les exigences de l'actualité, tous les sujets. Et même il ne s'en tenait pas aux simples sujets, allant crânement et plus souvent qu'à son tour, jusqu'à maltraiter les rois et les empereurs.

Bobèche parada pendant près d'un quart de siècle — un quart de siècle fertile en événements,— à cheval sur trois ou quatre régimes. Il vit successivement passer sous sa coupe, du haut de ses tréteaux goguenards et inamovibles, en tout cas plus solides que les trônes, ces tréteaux d'en face, il vit passer la Royauté absolue, la République et ses succédanés, le Directoire, le Consulat, l'Empire. Il vit revenir la Royauté, puis l'Empire, aux Cent-Jours, puis encore la Royauté. Cette instabilité perpétuelle l'aurait rendu sceptique, s'il n'avait eu la sage précaution de l'être tout d'abord. Mais ces fluctuations multiples et continues ne lui avaient sans doute pas inspiré un respect bien profond pour des formes de gouvernement se laissant si aisément et si rapidement déformer.

Rendons toutefois à Bobèche cette justice qu'on ne le vit jamais se ranger du côté du manche, comme le font invariablement tant d'autres saltimbanques, infiniment moins amusants, ni sacrifier le cœur à l'estomac, ainsi que tant de hauts fonctionnaires, grassement rétribués par tous les régimes, mangeant avec un égal appétit, une conviction identique et le même entrain à tous les râteliers bien garnis. Bobèche fut toujours un indépendant, un désintéressé, un convaincu, un gamin de Paris, un brave homme de pitre, conservant malgré tout et envers tous ses coudées franches, ses libres



Une parade à la porte de Ramponeau.



Bobèche et Galimafré au boulevard du Temple, d'après une gravure anonyme coloriée.

allures, son parler net. Il s'arrangeait de manière à rester sans cesse dans l'opposition, sa sympathie généreuse semblait acquise à tous les vaincus et, pour cet irréconciliable dont la bonne humeur était inaltérable si son gosier était souvent altéré — chose bien naturelle, après tant de propos salés — le pouvoir, quelqu'il fut, mais surtout quand il était redoutable, constituait une tête de turc de prédilection.

Sous l'Empire, en pleine apothéose de Napoléon Ier, alors que « l'ogre de Corse » faisait trembler sur leurs trônes, comme autant de petits Poucets, tous les souverains de l'Europe, pendant ce fameux blocus continental, dirigé contre l'Angleterre, mais qui ruinait peu ou prou tout le monde, les banqueroutes, partout, succédant aux faillites, Bobèche, rompant le silence universel, fait de stupide résignation et de crainte lâche, clamait publiquement :

— J'avais trois chemises, j'en ai vendu deux. Et on dit que les affaires ne vont pas !

Sous Louis XVIII, après la deuxième Restauration, succédant au retour de l'île d'Elbe, le pitre qui, entre temps, avec son compère Galimafré — ce n'est pas pour rien que l'on est des enfants de la balle — avait fait courageusement le coup de feu contre les Alliés, du côté des Buttes-Saint-Chaumont, le pitre était devenu bonapartiste. Il choisissait bien son moment.

Or, Bobèche aimait à rire, et le gouvernement, pour l'heure, étant Louis XVIII, Bobèche se moquait gaillardement de Louis XVIII.

— Dites donc, patron, demandait-il à Galimafré, si vous mettiez à la loterie, quel numéro prendriez-vous ?

— Dame ! je ne sais pas trop, répondait l'autre. Je consulterais la somnambule, je tâcherais de rêver un chiffre. Je m'en rapporterais au hasard, au numéro du premier fiacre rencontré, ou bien, encore, je tirerais dans un sac de loto.

— Bêtises que tout cela. Vous n'y êtes-pas, mais pas du tout. Moi, voyez-vous, sans hésiter seulement une minute, je choisirais le dix-huit.

— Pourquoi le dix-huit plutôt qu'un autre ?

— Pardine, c'est bien simple. Il est déjà sorti une fois, le dix-huit, il est même sorti deux fois ; il pourrait bien encore sortir une troisième.

Avec un clignement d'œil et un certain claquement des doigts, c'était très clair, comme allusion, et le public ne s'y trompait pas. Il faut croire du reste que le roi lui-même se sentit touché par le pitre, puisque cette « sortie » intempestive, rappelant à propos (mais mal à propos) les deux précédentes « sorties » de Louis XVIII, dont la dernière avait même été une fuite précipitée, valut à Bobèche quelques de jours de prison. Preuve que l'esprit, même en France, n'est pas toujours récompensé.

Bobèche, nous l'avons dit, ne respectait rien, pas même ses admirateurs ordinaires, pas même cette foule empressée autour de lui et qu'il criblait volontiers d'épigrammes, du haut de ses tréteaux. Sous la République, il s'en prenait au peuple... souverain.

Un beau jour, au début de la parade, on le voit arriver tenant en main le cadre d'un ci-devant miroir, cadre absolument vide de glace, de tain, de n'importe quoi, mais dans lequel il faisait cependant le simulacre de se mirer et de s'admirer longuement et complaisamment. Et les spectateurs, pressentant quelque gaudriole, de s'ébaudir à l'avance.

Survient Galimafré, le patron, l'éternel confident de la farce.

— Que tiens-tu et que fais-tu donc là, grosse bête ?

— Il me semble que c'est facile à deviner. Vous avez des yeux, je pense. Alors vous devez voir que c'est un miroir devant lequel je fais ma toilette afin d'être beau pour aller visiter ma bonne amie.

— Ça, un miroir, triple idiot, ce cadre de bois où il n'y a même pas une vitre. C'en a peut-être été un autrefois, mais il n'en reste plus que la bordure.

— Eh ! bien, c'est ce qui vous trompe, patron, C'est un miroir. Et même, j'ose le dire, un miroir bien supérieur au vôtre, quand vous l'auriez fait venir de Saint-Gobain ou de Venise.

— Ah ! par exemple, je serais curieux de savoir en quoi consiste cette prétendue supériorité.

— Rien de plus facile, patron. Je vais vous montrer et vous démontrer la chose. Lorsque vous vous regardez dans votre miroir, vous ne voyez qu'un imbécile. Moi, quand je regarde dans le mien (et ici Bobèche lorgnait insolemment son parterre de badauds à travers le cadre de bois) moi, j'en vois plus de cinq cents !

Cette fois-là, le peuple souverain, qui prend parfois la plaisanterie aussi mal que n'importe quel autre monarque, faillit écharper son amuseur ordinaire, qui n'eut que le temps de filer à l'anglaise pour échapper à la *furia* française.

Hélas ! ne cherchez pas Bobèche, ou quoi que ce soit d'approchant, dans les fêtes foraines parisiennes d'aujourd'hui. Ce n'est point seulement la décadence, c'est la disparition des pitres qu'il faut signaler et déplorer. Les clowns, je le répète, les ont assassinés et piétinent sur leurs cadavres. Des grimaces, des sauts de carpe, des contorsions épileptiques tant qu'on voudra, et même davantage ; mais plus de drôleries parlées, plus de ces farces gauloises, de cette grosse gaîté française, de ces joyeusetés énormes, touchant parfois à la bonne comédie : délices de nos ancêtres, un peu naïfs peut-être ; mais soyons-en certains, pas plus bêtes que nous. Les muscles ont succédé à l'esprit.

Il paraît que c'est le progrès qui veut ça, et comme dit l'autre, on ne peut pas tout avoir. Or, les fêtes foraines actuelles ont des théâtres pour de bon, qui paient régulièrement des droits d'auteur, des musées superbes où l'on représente, en poses, plus ou moins plastiques, mettant la mort même en tableaux vivants, dès leur lendemain, les événements sensationnels, les épouvantables catastrophes. Elles ont des cirques incomparables, des ménageries modèles, des chevaux de bois magnifiques, ainsi nommés parce qu'on y caracole en rond sur des cochons et des lapins ; des orgues mécaniques perfectionnées qui vous assourdissent, et des lampes dernière Edison, qui vous éblouissent. Mais elles n'ont plus de pitres qui nous amusent, les fêtes foraines nouveau jeu. Ainsi va le monde et s'en vont ses gloires ! Victor Hugo, a raison : Ceci tue toujours cela. Quand on a la lumière électrique, on n'a plus besoin de Bobèche.

Henri SECOND.

Les illustrations de cet article sont empruntés au *Dictionnaire du Théâtre*, d'Arthur Pougin. (Firmin Didot, édit.)

Bobèche, d'après la gravure des *Étrennes de Bobèche* au public (1816).



COON SONGS AND DANCES



CONCERTS ET MUSIC-HALLS

Au long des jours, sans arrêt, sans lassitude, les noirs fantoches ou fantômes vont dansant et chantant. C'est la vie des nègres : danser et chanter; c'est le propre de leur existence, le fond même de toutes les joies qu'ils puissent éprouver. On peut boire, s'abandonner aux bras d'une belle, promener par les rues de la ville la belle redingote neuve aux couleurs claires : plaisirs secondaires; mieux vaut, tout déguenillé, danser la gigue au son du banjoo que tient un camarade. Et comme toutes les joies sont dilatées lorsque intervient pour leur multiplication les deux sorcières merveilleuses : la musique et la danse. *Cake-Walk dans le ciel* est le titre d'une chanson nègre. Car les noirs danseurs comptent bien trouver là-haut, au son d'un éternel orchestre, un bal qui ne finira point, où de sombres chérubins applaudiront les champions héroïques comme le faisait jadis sur terre dame Sue, ou demoiselle Lily.

Il y a quelque chose de bien curieux dans cet amour nègre de la chanson et de la danse : les deux seuls stupéfiants qu'aient laissés les aryens à la race conquise et réduite en esclavage. Plus tard, sans doute, un psychologue en quête de méditations sur le moi subliminal, comprendra la haute importance psychologique du succès du cake-walk, qui fut, à littéralement parler, une ivresse collective, un des plus beaux exemples à citer d'empoisonnement de toute une race.

Il faut se représenter la race noire abaissée à l'état le plus misérable par des siècles de dégénérescence, asservie ensuite et jetée au pire malheur. Pour oublier, chercher quelques joies, alors que toutes absolument lui étaient refusées, elle a dû créer ses paradis artificiels. Ce que la race rouge cherche dans le tabac, la jaune dans l'opium, la blanche dans l'alcool, la race noire vint le trouver dans un stupéfiant aussi actif quoique non extérieur : la danse.

Tous les nègres sont danseurs : aussi tous sont-ils las, incapables d'effort, de volonté, d'intelligence, ils sont intoxiqués. Car chez eux la danse n'est plus un sport momentané, un plaisir d'une nuit, comme chez nous ; elle est pour ainsi dire permanente. Regardez un nègre, il est pensif, il réfléchit. Vous croyez que quelque beau rêve d'amour, de fortune ou d'ivresse l'enveloppe. Non ! Il pense qu'il va danser tout à l'heure et si son corps est assis, son esprit déjà s'agite.

Je connais quelques Français qu'une pareille maladie a tenus. Certains vivaient littéralement pour danser. Leurs pieds s'agitaient en mesure, leurs bras se balançaient, dans la rue, dans un salon, peu importait ; les regards amusés, qu'on aurait craints jadis, n'avaient plus d'importance à leur estime. Vous causiez avec eux, vous voyez tout d'un coup un pied qui partait, battait un temps de gigue et s'arrêtait pour repartir deux secondes plus tard. Or ceux-là peuvent dire quelle quantité d'intellectualité ils ont perdue pendant cette maladie, et combien de précieux efforts de l'esprit ou de bras ils durent renoncer à tenter, aussi faibles que l'alcoolique ou le haschichéen.

Voilà bien des réflexions un peu étranges, jugera-t-on, pour présenter les noires amies, dont les portraits éclairent ce texte.

Ce sont les trois jolies créoles que Parisiana applaudit chaque soir, et dont l'une, la délicieuse Reine, fut gagnante du dernier concours de cake-walk du Nouveau-Cirque.

A ces trois charmantes femmes il conviendrait d'attribuer un particulier éloge : du poison qu'absorbent avec trop d'avidité leurs frères de couleur, elles ont su dégager comme un parfum subtil, pénétrant, un élixir quintessencié de charme voluptueux, qui agit sur le public inexorablement.



Quel répertoire chantent-elles ? Les Français n'y comprennent goutte, mais voici pour leur usage quelques titres de chansons de *coon*. (Je ne puis traduire ce vocable qui désigne les noirs d'un ton à la fois bon enfant et un peu méprisant.) En ces titres flotte, il me semble, un peu de l'âme puérile des fils de Cham :

Ma tigresse Lily.
Lou, ma lumière de lune.
Mon arc-en-ciel de négresse.
Soyez ma petite pomme cuite sucrée.
Suzy, levez vos yeux de rêve.
Ma petite mouche à beurre.
Mon as de pique.
Je serai votre miel pendant le printemps.
C'est pour ce soir.
L'allée des nègres.
Dans les cieux nègres.
L'âne rit.

Cette dernière, j'imagine, pour engager le public à rester sérieux.

R. SAINTE-MARIE.

Clichés Revue Théâtrale.

Cl. Rev. Théât.



M. Jean-Ch. Nouguès, compositeur de *Thamyris*.

Le Théâtre en Province et à l'Étranger

BORDEAUX s'est signalé récemment par une triomphante première : *Thamyris*, conte lyrique en cinq actes, parole de MM. Jean Sardou et Jean Gounouilhou, musique de Jean-Ch. Nouguès, œuvre véritablement de jeunes, puisque l'aîné des trois auteurs n'a pas encore vingt-huit ans.

Bien rares sont les directeurs qui ouvrent toutes grandes les portes de leur théâtre à l'œuvre nouvelle, encore inconnue, et non content de l'accueillir, la dotent d'un cadre bien propre à la faire valoir ; ce fut cependant le cas de M. Frédéric Boyer qui, pour parer *Thamyris* d'une interprétation brillante et d'une somptueuse mise en scène, s'imposa des sacrifices dont il fut d'ailleurs largement récompensé, non seulement par le succès de la première, mais par celui des salles suivantes.

Le livret est un conte bleu tout fait de charme et de poésie sur lequel viennent parfois se projeter en touches violentes une intrigue toute de réalité dans le cadre irréel créé par les auteurs : *Thamyris*, princesse « de perles, de parfums et de fleurs », régnant sur une légendaire Assyrie, fut parée de tous les dons à sa naissance, sauf du don d'aimer, car les prêtres avaient lu dans les astres les signes d'amour et de mort unis par le destin. La jeune princesse s'étiole et languit d'un ennui profond, refusant tous les prétendants à sa main et à la couronne — sans se soucier du mécontentement de son peuple et de sa cour qui réclament une main virile pour les gouverner. Aux portes du palais, la révolte gronde sourdement quand survient auprès de Thamyris une mystérieuse inconnue qui lui dévoile le secret de sa naissance et lui apporte le philtre d'amour : qu'importe la mort ! Thamyris veut aimer, et elle boit le philtre. L'émeute se déchaîne, brise les portes, envahit le palais; le batelier Yadour se rue sur la princesse, et assouvit son amour inavoué d'une étreinte brutale et d'un profond baiser. Thamyris a chancelé, une ardeur inconnue l'envahit, et elle sauve le sacrilège Yadour du supplice, en le cachant dans le palais, alors que ses propres troupes cernent à leur tour les révoltés et en deviennent victorieuses. Mais à l'aube suivante, quand Yadour encore enivré des baisers de cette nuit d'amour fuit dans les jardins, une flèche, lancée des terrasses, atteint en lui le chef de la révolte. Il est apporté en hommage sanglant à la petite princesse, qui ne survit pas à son premier, à son unique amour.

Cl. Rev. Théât.



Composition de MM. Ronsin et Bertin pour le II[e] acte de *Thamyris*.

Tel est le récit sommaire et incomplet de ce drame lyrique, d'une variété surprenante de situations et solidement charpenté au point de vue scénique. La partition, très importante dans ses développements symphoniques, fait étroitement corps avec le sujet; l'auditeur reste surpris de l'assurance avec laquelle s'exprime le compositeur auquel on pardonnerait bien volontiers les défauts de son âge, inexpérience et tâtonnements. Ici l'écriture est solide, les idées mélodiques bien personnelles fusent et s'enchevêtrent sans difficulté, l'orchestration est sonore, harmonieuse et colorée, et pardessus tout un tempérament scénique nettement accusé, à l'expression sincère et allant droit au but. Citerons-nous quelques pages musicales les plus remarquées : au second acte, la rêverie de la princesse, chantée délicieusement par M[lle] Lina Pacary, les litanies à la Beauté de Thamyris, par la foule prosternée, les harmonies sauvages et heurtées de l'émeute, l'évocation des jardins enchantés, etc., etc. *Thamyris* est pour Jean-Ch. Nouguès la première manifestation d'un brillant avenir.

Cl. Rev. Théât.



Composition de MM. Ronsin et Bertin, pour le I[er] acte de *Thamyris*.

Les décors de MM. Ronsin et Bertin sont de pures merveilles et ont contribué pour une large part au succès de l'œuvre. Il est difficile, même impossible d'atteindre un degré d'art supérieur comme harmonie de tons, comme légè-

Cl. Rev. Théât.



Composition de MM. Ronsin et Bertin pour *Thamyris* (prologue). — La Caverne de la Sorcière.

reté de palette ; les arbres bruissent, l'eau des fleurs scintille aux reflets des cieux changeants, les paysages surgissent dans une lumière mystérieuse, atmosphère irréel. L'interprétation fut excellente : aux côtés de Mlle Lina Pacary, qui fut une véritable princesse « de charme et de beauté », tour à tour rêveuse, tragique ou passionnée, il faut citer la belle création du batelier Yadour, par le baryton Séveilhac ; Mme Nady-Blancard, une intéressante sorcière ; M. Bourrillon, un Stuan de belle allure ; Mmes Géraldi, Darmières, etc. etc.

LYON. — Le Grand-Théâtre de Lyon a donné, il y a quelques jours, pour la première fois en France, le cycle complet de la Tétralogie l'*Anneau du Niebelungen*, de Richard Wagner, qui comprend l'*Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*.

Malgré tout l'attrait de cette tentative décentralisatrice, un public assez clairsemé a suivi les quatre représentations. Il faut bien reconnaître, pour être juste, que la mise au point musicale et scénique de ces gigantesques partitions était assez peu satisfaisante et que la médiocre réputation de la direction artistique de notre Opéra, pendant toute cette saison, n'était pas faite pour attirer les fervents et les admirateurs de Wagner.

Je ne crois pas devoir analyser ici l'*Anneau du Niebelungen*, dont le livret manque parfois d'action et d'intérêt ; je ne crois pas non plus devoir m'appesantir sur les beautés orchestrales trop connues de l'un des chefs-d'œuvre du maître de Bayreuth. Voici seulement une brève appréciation de l'interprétation.

La première soirée, l'*Or du Rhin*, a été totalement compromise par l'aphonie de M. Seguin, qui personnifiait le maître du Walhall, Wotan, et a été pour ainsi dire incapable d'articuler un son. L'auditoire, fortement indisposé par cette triste aventure, s'est fâché tout-à-fait contre d'Erda (Mme Domenech), qui chanta d'une voix incertaine, et a malmené Mme de Marsan (Fricka) et tout l'ensemble des Filles du Rhin.

Par contre, M. Cazeneuve, qui reprenait son rôle de Loge, MM. Dangès, Sylvain et Vialas ont fait preuve de qualités sérieuses et ont obtenu le suffrage des spectateurs.

L'orchestre s'est honorablement tiré de la partie instrumentale, encore que quelques défaillances soient venues compromettre le résultat de la représentation.

La seconde soirée, la *Walkyrie*, retardée pour permettre à M. Seguin de reparaître en public, a été sensiblement supérieure à la première. M. Seguin avait retrouvé une partie de ses moyens et il a chanté, sinon avec une voix éclatante et sonore, du moins avec autorité et noblesse les « Adieux de Wotan ». Mme Claëssen se montra Brunhild très remarquable ; quant à Mlle Janssen, il faut lui reprocher sa prononciation défectueuse. Il n'y a pas à parler non plus de M. Gauthier, qui fut un assez pauvre Siegmund.

Dans *Siegfried* (troisième soirée), le ténor Verdier s'est montré chanteur et comédien de grand talent, en incarnant avec une rare perfection un des plus difficiles rôles du drame wagnérien. Nous devons savoir gré à M. Roselly, qui remplaçait, *ex abrupto*, M. Seguin, de son attitude correcte et même parfois intéressante ; mais malheureusement, M. Vialas, M. Rouard et Mme Domenech complétaient insuffisamment la distribution...

Cl. Panajou.

M. Siveilhac (Yadour).

Je crois inutile de reparler du *Crépuscule des Dieux*, dont j'ai entretenu les lecteurs de la *Revue Théâtrale*, lors de la création. Il faut reconnaître cependant que la fameuse « Marche funèbre » n'a pas été rendue par l'orchestre avec un sentiment aussi intense qu'aux premières représentations. Certes, notre phalange instrumentale, dirigée magistralement par M. Flon, a été à la hauteur de sa lourde tâche, mais les cuivres écrasent vraiment trop les cordes et l'ensemble manque par là d'homogénéité.

En terminant, nous signalons les defectuosités générales de toute la partie extérieure de la Tétralogie et protesterons contre les coupures scandaleuses pratiquées dans la *Walkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*.

Si les éléments dont disposait la régie municipale n'étaient point suffisants pour assurer toute la perfection désirable la représentation intégrale de l'*Anneau du Niebelungen*, il fallait retarder sa mise en spectacle et ne point l'annoncer à grand renfort de réclame comme une grande manifestation artistique.

Y. K.

Cl. Panajou.



Mme Lina Pacary (rôle de Thamyris)



Que de chefs-d'œuvre les couturiers savent creer pour orner la beauté de la femme ! Sans doute leur goût, j'oserai dire leur science, et aussi l'habileté féerique de leurs ouvrières en ont une grande part, mais il faut avouer qu'ils sont bien aidés par la qualité exceptionnellement belle des matières premières qu'ils ont à leur disposition ; — la souplesse des soies, le brillant des passementeries, la finesse des fleurs n'avaient jamais atteint une semblable perfection.

Chez Paquin, où j'ai été admirer ses merveilles, on m'a montré un charmant costume en drap fantaisie, noir et blanc, à carreaux, cela va sans dire ; la jupe à longs plis droits, très ample dans le bas, le corsage froncé, blousé et croisé sur le devant, s'ouvrant sur un petit gilet de piqué blanc à double rang de boutons d'or, l'ouverture du corsage soulignée par un biais de taffetas noir formant sous la poitrine de petits revers très ouverts.

Le dos très tendu, une ceinture de soie noire ; les manches bouffantes, ni assez larges ni assez longues pour couper la ligne de taille qui souffre souvent quand les bouffants des manches sont mal placés.

Une autre robe, de soie, celle-là, que j'ai beaucoup admirée, était de soie bleue lavande très claire et très souple ; la jupe froncée à la taille et garnie d'une idéale broderie dans tous les tons de vieux rose. Le corsage était très Louis XVI, avec sa pointe devant et sa pointe derrière, drapé et chiffonné par la main de l'artiste ; les manches, à double bouillonnés, coupées par un coquet petit nœud de velours vieux rose, et des flots de dentelle s'arrêtant au coude.

Les manteaux que j'ai le plus remarqués étaient en forme de mantes, avec ou sans manches, demi-longs, très peu garnis en somme et d'une simplicité de grande maison.

Je désire aussi vous décrire quelques chapeaux que j'ai vus chez Virot (Limited), qui ne pourront que vous plaire. Une grande capeline de paille verte, avec la calotte excessivement haute entourée d'un ruban citron voilé de tulle blond, un bouquet de muguet, très large et très nature, — des fleurs entouré de ses feuilles, le tout d'un effet entièrement jeune et printanier.

Un numéro deux également très chic ; une vraie capeline, en paille verte aussi, — avez-vous remarqué comme on est au vert, malgré Mme de Thèbes qui prétend que cette couleur porte malheur, — entourée de branches d'énormes roses vertes, vertes et blanches et chaudron certes difficiles à cueillir, sinon dans un jardin enchanté.

Un amour de petit Watteau en paille d'Italie, garni d'une couronne de bouquet de myosotis sur un parterre d'herbes folles, un vrai paquet de roses en guise de cache-peigne.

Pour le matin, un lampion de fine paille verte entouré d'un ruban orange couvert de tulle et un oiseau de Paradis, coq de roche, sur le bord ; un parfait chapeau pour accompagner une robe tailleur.

Je pourrais vous en décrire ainsi quelques douzaines tous plus jolis les uns que les autres, car chez Virot (Limited), c'est de tous côtés un parfait régal pour l'œil, mais la place m'est comptée et il faut bien vous laisser la surprise de découvrir vous-mêmes les délicieuses choses dont je ne vous parle pas.

Comtesse JOE.



LIVRES A LIRE

Chez Calmann-Lévy, un nouveau livre de Loti, *Vers Ispahan*. C'est un récit de voyage en Perse, au sortir de l'Inde malheureuse ; un voyage lent et difficultueux à travers une étrange contrée dont le sol est rude, dont les chemins sont arides dans une ambiance magnifiquement belle et pure. Et c'est après les travers d'une excursion accidentée, la description de l'empire d'immobilité paisible, qui donne à défendre sa tranquillité et son mystère aux pentes abrutes des plateaux qui mènent à lui.

Les ravissantes descriptions qui évoquent à la fois les misérables caravansérails dressés contre des massifs d'orangers et des buissons de roses, les silhouettes des minarets, les ports émaillés, les dômes en bulbe des mosquées tout à fait impénétrables, les routes désertes, les bazars curieux, les types variés et tous étranges du pays de rêve et d'ombre !

Le *Péché Mutuel*, de Robert Scheffert, que publie la librairie du Mercure de France, est un livre d'une fraîcheur et d'un charme rares, et dont l'ingéniosité ravira. Les épisodes variés de l'aventure, pas toujours très édifiante, sont contés avec une malicieuse aisance qui eût enchanté l'auteur de *Candide*.

Toujours au Mercure de France.

Nous voici revenus au temps où les bêtes parlaient, grâce à un délicieux petit livre : *Dialogues de Bêtes*, qui relate les conversations du bull naïf Toby-Chien avec le hautain angora Kiki-la-Doucette. L'auteur, Mme Colette Willy, a su adroitement faire exprimer aux deux amis des pensées qu'on jurerait réellement écloses dans des cerveaux d'animaux raisonnant selon leur seul instinct et jugeant avec une humoristiqne sagacité qui eût ravi Claudine, les actes des *Deux-Pattes* que nous sommes. Rien n'est plus savoureusement imprévu. Les voici, grâce à Colette-Willy, entrés dans la célébrité.

La librairie Molière met en vente une série de petites comédies très amusantes et très spirituelles de notre confrère Charles Foley. Nous citerons : *Moulard n'est pas heureux* ; la *Dame d'Espouillac* ; *Avec sa mère* ; *Alfred* ; l'*Émailleuse*, et aussi une édition nouvelle de *Bourrasque*, comédie tant de fois jouée et rejouée avec grand succès de rire par nos meilleurs artistes. Toutes ces petites pièces, très gaies, peuvent être facilement montées en tournées ou représentées dans les salons, tout à fait en famille.

On ne saurait trop recommander à tous ceux que la scène et les choses de la scène intéressent, la lecture du *Théâtre de l'Avenir*, de M. Georges Vitoux. Dans cet ouvrage se trouvent indiqués minutieusement et expliqués avec une grande abondance de détails, tous les perfectionnements modernes de nos tréteaux : aménagement général, mise en scène, trucs, machinerie, etc. Le *Théâtre de l'Avenir* est publié à la Bibliothèque illustrée, qui s'édite sous la direction de M. Paul Ginisty.

On éprouvera également un grand intérêt à la lecture des multiples situations de la *Vie d'un Théâtre*, exposées par M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon ; la documentation très curieuse de ce livre est ornée de 40 figures dans le texte et de quatre planches en couleurs hors-texte,

L'*Annuaire des Artistes* (18e année) est, en outre, d'une utilité de premier ordre pour tous les *Commerçants* dont l'industrie se rattache au théâtre ou à la musique, car il donne la liste des abonnés de l'Opéra et de la Comédie-Française ; la liste et les adresses des compositeurs, chefs d'orchestre, organistes, maîtres de chapelle, professeurs de chant, d'instruments par genre de professorat, auteurs, artistes lyriques et dramatiques ; des chefs de musiques militaires et civiles ; des amateurs artistes ; des sociétés chorales, harmonies, fanfares, etc., etc., et cela, non seulement de Paris, mais de la Province et de l'Étranger.

M. Albert Soubies, continuant son voyage d'exploration à travers l'Europe musicale et dramatique, publie, chez Flammarion, l'un des volumes les plus curieux de son intéressante série historique : *La musique anglaise des origines au XVIIIe siècle*. C'est la digne suite donnée aux excellentes monographies sur la musique scandinave, sur la musique danoise, etc., qui ont paru dans les plaquettes précédentes, par ailleurs si coquettement éditées.

Le Gérant : Charles RICHARD

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

Viâ CALAIS ou BOULOGNE

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide.

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (Viâ CALAIS)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands Express Européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES entre Paris, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, le Danemark, la Suède et la Norvège

5 express dans chaque sens entre	Paris et Bruxelles	Trajet en 4 h. 30
3 — — — —	Paris et Amsterdam	— 9 h.
5 — — — —	Paris et Cologne	— 8 h.
4 — — — —	Paris et Francfort	— 12 h.
4 — — — —	Paris et Berlin	— 18 h.
par le Nord-Express		— 16 h.
par le Nord-Express, bi-hebdomadaire		— 51 h.
2 express dans chaque sens entre	Paris et Saint-Pétersbourg	— 46 h.
1 express dans chaque sens entre	Paris et Moscou	— 62 h.
2 — — — —	Paris et Copenhague	— 28 h.
2 — — — —	Paris et Stockholm	— 43 h.
2 — — — —	Paris et Christiania	— 53 h.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Trains de luxe entre LONDRES, PARIS et la CÔTE d'AZUR

A partir du 1er mai, les trains de luxe *Calais-Méditerranée* cesseront d'être quotidiens, mais continueront d'être mis en marche dans les conditions suivantes :

1° Du 1er au 15 mai, quatre fois par semaine, savoir : Les lundis, mercredis, vendredis et dimanches au départ de Londres (9 h. du matin), et de Paris (6 h. du soir).

Les dimanches, mardis, mercredis et vendredis au départ de Vintimille (2 h. 50 du soir), et de Menton (3 h. 15 du soir) ;

2° Du 16 au 21 mai, trois fois par semaine, savoir : Les lundis, mercredis et vendredis au départ de Londres et de Paris ;

Les mercredis, vendredis et dimanches au départ de Vintimille et de Menton.

3° Du 22 au 31 mai, deux fois par semaine, savoir :

Les mercredis et vendredis, au départ de Londres et de Paris ;

Les mercredis et vendredis, au départ de Vintimille et de Menton.

Relations entre PARIS et la CÔTE d'AZUR

A partir du 21 avril, les trains rapides Nos 17 et 18 (Lits-Salon, Sleeping-Car 1re classe), partant de Paris à 7 h. 25 du soir et de Vintimille à 6 h. 55 du soir, cesseront d'être quotidiens, mais continueront d'être mis en marche dans les conditions suivantes :

1° Du 21 au 30 avril, quatre fois par semaine savoir : les lundis, mardis, jeudis et samedis au départ de Paris. — Les lundis, mercredis, jeudis et samedis au départ de Vintimille.

2° Du 1er au 15 mai, trois fois par semaine, savoir : les mardis, jeudis et samedis, au départ de Paris. — Les lundis, jeudis et samedis au départ de Vintimille.

3° Du 16 au 31 mai, deux fois par semaine, savoir : les mardis et samedis, au départ de Paris. — Les lundis et jeudis, au départ de Vintimille.

(Nombre de places limité).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES

VIA ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit, tous les jours (dimanches et fêtes compris) et toute l'année.

Trajet de jour en 8 h. 1/2 (1re et 2e classe seulement).

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples, valables pendant sept jours. — 1re classe, 43 fr. 25 ; 2e classe, 32 fr. ; 3e classe, 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour, valables pendant un mois. — 1re classe, 72 fr. 75 ; 2e classe, 52 fr. 75 ; 3e classe, 41 fr. 50.

MM. les Voyageurs effectuant, de jour, la traversée entre Dieppe et Newhaven, auront à payer une surtaxe de 5 francs par billet simple et de 10 francs par billet d'aller et retour en 1re classe ; de 3 francs par billet simple et de 6 francs par billet d'aller et retour en 2e classe.

Departs de Paris-Saint-Lazare : 10 h. 20 du matin, 9 heures du soir. — Arrivées à Londres (London-Bridge) : 7 heures du soir, 7 h. 40 du matin ; (Victoria) : 7 heures du soir, 7 h. 50 du matin.

Départs de Londres (London-Bridge) : 10 heures du matin, 9 heures du soir ; (Victoria) : 10 heures du matin, 8 h. 50 du soir. — Arrivées à Paris-Saint-Lazare : 6 h. 40 du soir, 7 h. 15 du matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe et vice versa comportent des voitures de 1re et de 2e classes à couloir avec w.-cl. et toilette ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette. La voiture de 1re classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe, moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

Printemps 1904

VOYAGES EN ESPAGNE

Billets ALLER et RETOUR à prix réduits

En vue de faciliter les voyages que de nombreux touristes font chaque année en Espagne, à l'occasion de la Semaine Sainte, des Fêtes de Pâques à Madrid et de la Foire de Séville, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec la Compagnie du Midi et les Compagnies espagnoles intéressées, vient de réduire dans une mesure importante les prix des billets aller et retour délivrés chaque année à la même époque, au départ de Paris et de toutes les gares et stations de son réseau.

Ces billets sont délivrés du 21 Mars au 15 Mai et seront indistinctement valables pour le retour jusqu'au 15 Juin inclus.

1° Pour MADRID Prix { 150 francs en 1re classe / 105 — 2e — }

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Hendaye et sur tous les points du parcours espagnol.

Les porteurs de ces billets trouveront à Madrid des billets d'aller et retour à prix très réduits leur permettant de visiter L'Escurial, Avila, Ségovie, Tolède, Aranjuez et Guadalajara.

2° Pour SÉVILLE Prix { 190 francs en 1re classe / 135 — 2e — }

avec faculté d'arrêt à Bordeaux, Bayonne, Saint-Sébastien, Burgos, L'Escurial, Madrid, Aranjuez, Castillejo et Cordoue.

Caractère Grasset, de la Fonderie PEIGNOT.

Imprimerie de la *Revue Théâtrale*, L. GEISLER aux Chatelles, par Raon-l'Étape (Vosges)